

530 P u e

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉPIQUE
DE PARIS - PÉRIODIQUES

22 FEB 1939

vendredi 17 février 1939
dix-huitième année, n° 48

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

L'œuvre immense de Pie XI
Hommage à Pie XI
Paul Hanquet
En quelques lignes...
Acante et Sylvie
Régicides
En Egypte : Thèbes

Mgr Louis PICARD
Henri GOFFINET
Vicomte du BUS de WARNAFFE

Maurice DULLAERT
Emmanuel THIEBAULD
Martial LEKEUX, O. F. M.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

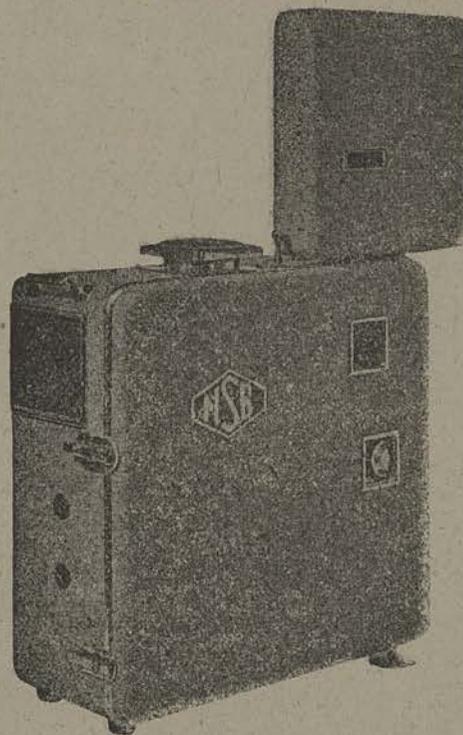
PIERRE



87-89, avenue du Midi
BRUXELLES

**PORTATIF 35 m/m STANDARD 35
NATIONALSONORE B**

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. —
écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence
absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour
1,000 places et système haute fidélité — carters 600 mètres,
2 caisses en tout. — Prix imbattables.



N.S.B.

Tous ce qui
concerne le
CINÉMA

**National
Sonore**

Construction
Électro-
mécanique

FRANCO - BELGE

36, rue des
Vétérinaires

BRUXELLES

Tél. : 21.37.54

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



**O
R
I
C
O**



NAAMLOOZE[VENNOOTSCHAP]

SPECIALITEIT VAN DROGE WORSTEN
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grensstraat, Mortsel-Antwerpen
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wautelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEU S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEU (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928. Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'Administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS

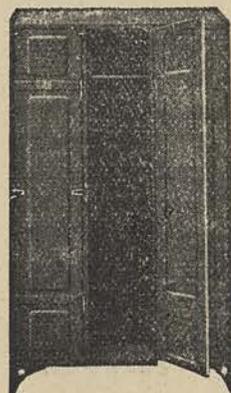


LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES



SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement
recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.

ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!



ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfuré et dérivés.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate de chaux ammoniacal — calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et 725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % — hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique — trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à mouler.

Fongicides. - Herbicides. - Insecticides.

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE, Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler, Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES, ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalstine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruites, etc.

Produits en Béton

O. TOSSYN, Ingénieur civil U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE

Tél. 51.05.40.

Murs de clôture en Béton armé et vibré

Construction solide et de bel aspect.

Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. — Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. — Tous produits en béton vibré d'après dessin.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux et à bois. Tarauls. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles. Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium ». Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon, à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss^{em}. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre au Commerce de Bruxelles : 838 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84
Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES de la Lys



Marcke lez Courtrai

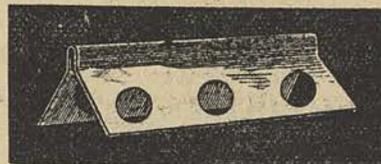
Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgis
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Établissements PRINCEN

CONSTRUCTEURS : 31, RUE DE L'AVENIR, SCLESSIN
Téléphone Liège 29842

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Machines pour Plombiers-Zingueurs et Tôliers. — Baguettesuses
Pileuses - Rouleuses. — Couvercle — Grilles économiques —
Para-Graisse



marques : « Chicane-Etoile »
et « Gondole ».
Fabrication Belge. — Breveté.

« ENCASTRO »

Profilé en tôle galvanisée
pour la protection des angles
de mur.

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETTERIES MÉCANIQUES

« Le Progrès »

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez son facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Hainaut

S A

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARONELLE

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27 29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtrai 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

BOUCHONS EN LIÈGE

ÉTS Gaston BEGUIN

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 108.11

La maison de confiance depuis 50 ans
Spécialité de bouchons à vins fins

FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches,
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Ateliers de Graduation
Boterdael

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Téléphone :

Belge

51.06.46



Usines Decock Frères

Téléphone :

607 La Louvière 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

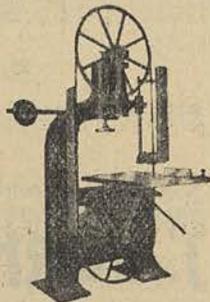
Adresse télégraphique :

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS

A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPÉRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.89.75

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

INSECTICIDES

Diluvial : pour la destruction des cafards, cri-cri, etc.

Iola : pour la destruction des fourmis.

Fumigatore Cinex : pour la destruction des punaises et tous parasites, par dégagement gazeux.

Ialos : Insecticide liquide.

Sanargol : pour le traitement des arbres fruitiers et de la vigne.

Soumettez-nous tous les problèmes que vous avez à résoudre.

Fabriqués par la S. A. DES ANC. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

JEAN ROELS

MAISON FONDÉE EN 1892

TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

Feux d'artifice en tous genres

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.
Pétards pour chemin de fer.
Cortège aux lumières.

BOIS DU PAYS

CONTREPLAQUÉS

BOIS DU NORD & D'AMÉRIQUE

Par wagon franco-gare
dans toute la Belgique

A. VAN ROMPAEY

215, RUE PANNENHUIS

Jette-St-Pierre-Bruxelles

Tél. : 26.08.61

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne

LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

MACHINES A COUDRE

ANKER
E
R

Prix avantageux

Melleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A. I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE

Téléphone 120.31

6, place Stéphanie, BRUXELLES

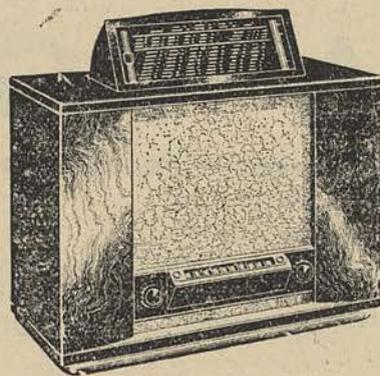
Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168

Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Études - Contrôle - Expertises



TYPE 753

PHILIPS
"SÉRIE 3 ÉTOILES"

Innovations transcendantes :

ONDES COURTES : une révélation!

Réception facile et agréable de plus de 80 stations supplémentaires sur ondes courtes épaulées par le monde.

RADIO-CLAVIER : un automatisme parfait!

Une simple pression du doigt et voici la station choisie avec une précision mathématiquement exacte.

MUSICALITÉ ENCORE MEILLEURE : le charme de l'oreille.

La qualité musicale des postes PHILIPS 1939 est absolument unique

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE
& EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUGNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS — COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13, 3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

Spécialité de parements de construction
de toutes teintes

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

M. PAUL MASSON, Directeur Général

25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

GROUPEMENT

POUR LA

Vente des Sous-Produits
en Grès et en Petit Granit

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant la plus grande variété de teintes.

Spécialité de moellons et parements
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON

RÉFÉRENCES : Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien, Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournisseur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

Documentation et photographies seront fournies sur simple demande

8, rue de la Paix, LIÈGE

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

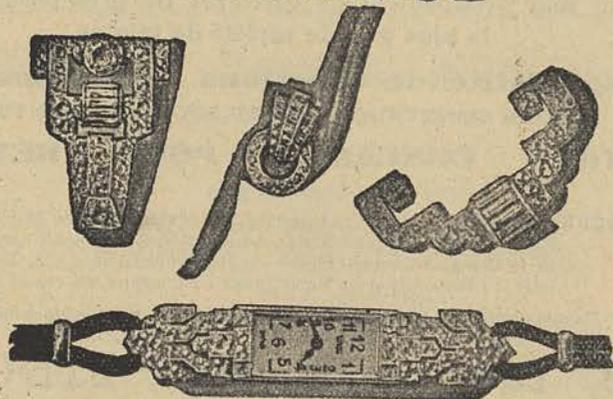
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFÈVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

In Memoriam...

PIE XI

Pape des Missions

Sa vie — Son œuvre — Sa mort

Un volume de 200 pages, nombreuses reproductions photographiques et un beau portrait du Saint-Père en héliogravure.

Prix : 15 francs.

Avec la collaboration de :

M. Georges GOYAU, de l'Académie française.
R. P. René BROUILLARD, S. J., rédacteur aux *Études*.
Mgr André BOUQUIN, directeur de l'Agence Fides, à Rome.
Mgr Louis PICARD.
R. P. Léon LELOIR, directeur de la revue *Grands Lacs*.
M. Roger SAUSSUS.
Mgr Léon LIVINHAC, Premier supérieur général des Pères Blancs.
M. Henri-Pierre FAFFIN, etc.

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'œuvre immense de Pie XI
 Hommage à Pie XI
 Paul Hanquet
 En quelques lignes...
 Acante et Sylvie
 Régicides
 En Egypte : Thèbes

Mgr Louis PICARD
 Henri GOFFINET
 Vicomte du BUS de WARNAFFE
 * * *
 Maurice DULLAERT
 Emmanuel THIEBAULD
 Martial LEKEUX, O. F. M.

L'œuvre immense de Pie XI

Les documents pontificaux sont un enseignement occasionnel. Ils passent. Ils perdent leur actualité.

Sans doute, la doctrine qu'ils contiennent demeure, comme les paroles du Christ Lui-même. L'Eglise pourrait reprendre l'affirmation formidable du Maître : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas ». Puisque Jésus a dit à ses apôtres et en eux à leurs successeurs, ou plutôt à cette Eglise enseignante dont les représentants disparaissent et se remplacent rapidement les uns les autres, mais qui elle-même subsiste, Jésus a dit à ce corps enseignant : « Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ».

Son pouvoir d'enseigner, l'Eglise l'exerce au gré des circonstances et selon les besoins du moment. Elle n'enseigne pas comme un corps professoral universitaire. Elle n'expose pas systématiquement sa doctrine. Ce sont les théologiens qui font de tels exposés. Les théologiens, qui sont des collaborateurs, mais ne font point partie comme tels de l'Eglise enseignante.

On ne lit plus les Encycliques de Grégoire XVI, sauf les historiens et les théologiens. On commence à ne plus lire les Encycliques de Léon XIII et même de Pie X, à part l'étonnante *Rerum Novarum*, qui garde une actualité et une résonance qui, de longtemps, ne s'éteindra pas. Cette revendication de justes conditions, de conditions humaines pour le travailleur prolétarien, sera sans doute nécessaire aussi longtemps qu'il y aura opposition d'intérêts entre ceux qui tiennent les leviers de commande de l'industrie, du commerce et de la finance et ceux qui en sont les humbles instruments.

L'enseignement de l'Eglise, c'est la doctrine éternelle du Christ se projetant comme un faisceau lumineux sur les événements et les conditions sociales qui ne cessent de varier et de se succéder à la surface de l'histoire.

La tradition catholique est vivante. Le protestantisme a

faussé profondément la nature de l'Eglise en faisant dépendre la connaissance de la vérité d'un livre immuable, la Bible, et de l'inspiration incontrôlable de l'Esprit en chacune des âmes. Il faut un magistère vivant que l'on voit et que l'on entende qui puisse s'expliquer et se défendre et protester contre ceux qui ne le comprennent pas et ne l'interprètent pas exactement.

Les Encycliques de Pie XI et les autres formes multiples de son enseignement sont une manifestation remarquable de ce magistère, institué par le Christ et assisté par le même Christ indéfectiblement.

* * *

L'enseignement de l'Eglise est mêlé à son action, à son gouvernement, à son apostolat, à ses luttes. Et à cet égard, il y a entre l'Eglise et les gouvernements temporels une différence essentielle. Ceux-ci n'ont pas mission d'enseigner. Ils doivent posséder une doctrine de l'Etat et des domaines d'influence de l'Etat. Mais cette doctrine, ils n'ont pas mission de l'enseigner. Il n'est pas écrit que leurs sujets sont à même de la comprendre. Qu'ils la pratiquent eux-mêmes, qu'ils s'en inspirent autant que possible, c'est tout ce qu'on leur demande. A vouloir l'adhésion des masses à une doctrine et à un programme de gouvernement, à rendre les masses juges de la doctrine et du programme d'un gouvernement, on se condamne presque nécessairement à diminuer, selon l'expression réprobative de l'Ecriture, la vérité sociale. La vraie démocratie n'hésite pas à dire au peuple qu'il n'est pas à même de tout comprendre, de tout juger et de tout trancher.

L'Eglise, elle, a mission et pouvoir d'enseigner. Elle a mission et pouvoir d'imposer la vérité révélée et d'en faire l'application autorisée. Le gouvernement de l'Eglise, les nécessités du gouvernement ecclésiastique ne provoquent pas ce gauchissement, dont nous venons de parler, de doctrine et d'enseignement.



La doctrine, ici, précède toujours et éclaire l'action.

Si nous parlons dans cet article surtout des enseignements de Pie XI, nous voudrions que l'on entende bien que ce n'est pas d'un enseignement théorique qu'il s'agit, mais d'une doctrine inspiratrice de l'action et de la vie catholiques. Enseignement et impulsion, enseignement et direction, enseignement et mise en garde ou condamnation, enseignement et organisation sont dans la vie de l'Eglise et dans la carrière d'un Pape étroitement associés et indissolublement unis.

Notre rappel des enseignements et de l'action de Pie XI sera nécessairement très incomplet si nous voulons rester dans les limites d'un article de revue. Nous tâcherons cependant de ne rien omettre de très essentiel.

* * *

Et d'abord voici la synthèse. *Ubi arcano Dei*. 23 décembre 1922, presque un an après l'élection et le couronnement. Le titre de cette Encyclique peut être pris comme titre du pontificat de Pie XI. C'était son programme. Ce fut son activité. Ici le bilan correspond aux prévisions. Le budget et les comptes concordent.

Ce titre est *Pax Christi in Regno Christi* (la Paix du Christ par le Règne du Christ). L'humanité sortant à peine du cauchemar de la guerre mondiale aspire à la paix durable et définitive. Le Pape élargit le champ de cette aspiration. Il n'y a pas que la paix internationale. Paix sociale, paix familiale, paix intime de la conscience. Or la paix n'est pas assurée. Elle n'est pas, en bien des domaines, acquise. Et il y a une étroite solidarité, une relation de cause à effet entre les divers modes, les divers éléments de la paix.

Seule la paix chrétienne est véritable. Seule elle présente des garanties de durée et de stabilité. Or la paix chrétienne est la stabilité de l'ordre chrétien. Et l'ordre chrétien, c'est le règne du Christ.

Peut-on nier que si le Christ était un peu plus le roi des intelligences et des cœurs, des familles et de la société, nous aurions moins sujet de nous inquiéter? Lorsque la guerre nous frôle, lorsque la crise jette l'humanité dans un marasme où elle s'embarque de plus en plus, lorsque les gouvernements ne savent plus gouverner, ce n'est tout de même pas parce qu'il y a dans les esprits et dans la vie sociale une dose exagérée d'Évangile, ce n'est pas par excès de loyauté, de justice, de détachement et de charité. Oh! nous le savons, il faut autre chose que l'esprit de l'Évangile. La vie humaine n'est pas que religieuse. Et l'Évangile est le code religieux de la vie humaine. Il y a aussi des techniques nécessaires qui ne ressortissent pas à la destinée divine de l'homme, ni à la morale, ni à l'Évangile. Mais la déficience la plus grave et la plus dommageable est celle qui concerne cette orientation suprême de la vie et de l'activité des hommes et de la société.

Et Pie XI de faire appel, pour ce retour du plus grand nombre possible au règne du Christ, pour ce retour non seulement des familles, mais aussi des sociétés privées et publiques, des États notamment, le Pape fait appel à la collaboration de tous les catholiques de bonne volonté et de cœur généreux, des Evêques d'abord et du clergé, séculier et régulier, des laïcs et des institutions laïques d'apostolat, que l'on appelle d'Action catholique, très chère, ajoute le Pape, à notre cœur, *Actionis catholicæ nobis carissimæ*.

* * *

Cet enseignement synthétique, Pie XI allait le détailler et l'appliquer dans toutes les directions, durant les dix-sept années de son pontificat.

Il s'est appliqué à promouvoir la pensée et la vie religieuses dans leur essence même. Citons à cet égard les Encycliques sur le sacerdoce, sur les exercices spirituels, sur les centenaires de saint François d'Assise et de saint François de Sales, les lettres apostoliques et les *motu proprio* concernant le culte, la musique et l'art sacrés. Signalons aussi les béatifications et les canonisations très nombreuses auxquelles il eut la joie de procéder. Elles donnèrent au Pape des occasions retentissantes de rappeler le sens héroïque du christianisme intégral et il ne manque jamais de proclamer que les exemples des saints nous sont donnés non seulement pour que nous les admirions et les invoquions, mais aussi pour que nous les imitions dans toute la mesure consentie par notre vocation et par la grâce de Dieu. C'est dans ce but que Dieu et l'Eglise les glorifient.

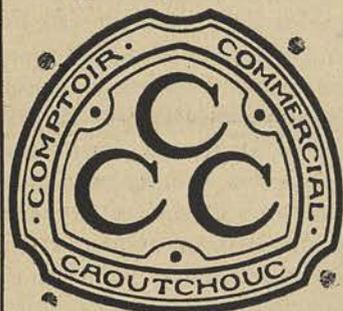
Parmi les béatifications et les canonisations de Pie XI, les plus resplendissantes furent sans doute celles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de Bernadette et de Don Bosco.

Thérèse de l'Enfant-Jésus est morte le 30 septembre 1897. L'Eglise exige normalement de plus longs délais pour les procédures de la béatification et de la canonisation. Mais la petite et grande sainte, l'héroïque et souriante Carmélite, força pour ainsi dire toutes les consignes au ciel et sur terre. Elle fut béatifiée en 1923 et canonisée en 1925, au milieu d'un concours de pèlerins et dans une splendeur inusitée même pour les fêtes grandioses de la glorification des saints. Notons un détail assez extérieur et profane, mais qui en fera supposer beaucoup d'autres moins visibles et moins accessoires. Le soir de la canonisation, pour la première fois depuis la prise des États pontificaux, la coupole de Saint-Pierre fut illuminée. On sait qu'il s'agit d'une illumination par des flammes vivantes et mouvantes et non par des cordons de lampes électriques. C'est par centaines qu'il y faut, le moment venu, des allumeurs experts et... dûment assurés.

Les propres sœurs de sainte Thérèse vivaient encore; l'une d'elles était prieure du Carmel de Lisieux lorsque Pie XI et l'Eglise la glorifièrent avec une telle exaltation. Elles vivent encore actuellement. Elles ont pu, derrière les grilles de leur couvent, entendre grâce aux haut-parleurs l'immense manifestation de 1937, lorsque le cardinal Pacelli, légat *a latere*, vint inaugurer à Lisieux même l'immense Basilique édiflée par la piété enthousiaste du monde catholique pour recevoir les pèlerinages des admirateurs, des clients et des obligés de la petite Sainte. Elles purent entendre le Pape lui-même parler par T. S. F. aux foules massées sur l'esplanade de la nouvelle Basilique. Car il voulut s'associer de toutes manières à cette grandiose manifestation à la gloire de sa Sainte préférée. Il eût voulu y participer en personne. La chose fut même décidée. Elle est tellement étonnante que beaucoup refusèrent d'y croire. Nous la trouvons cependant affirmée par un biographe de Pie XI, Mgr Fontenelle, à qui Sa Sainteté, en réponse à l'hommage du livre qui raconte sa vie et son pontificat, remit une photographie dédicacée par ces mots : *Dilectissimo filio Renato Fontenelle qui bene — nimis bene — des Nobis scripsit*. Allusion aux paroles souvent citées que Notre-Seigneur lui-même aurait dites à saint Thomas d'Aquin : *Bene scripsisti de me, Thoma* (Tu as bien écrit de moi, Thomas.)

Donec, raconte Mgr Fontenelle, Sa Sainteté avait décidé que le premier long voyage du Pape après les Accords du Latran serait celui qu'il allait faire à Lisieux pour présider lui-même à la consécration et à l'inauguration de la Basilique de Sainte-Thérèse. Ce fut un beau branle-bas dans les chancelleries, y compris celles du gouvernement français, qui était encore un gouvernement de Front Populaire. Le château de Versailles serait mis à la disposition de Sa Sainteté durant son séjour en France. Les honneurs rendus aux Souverains lui seraient rendus, et ils paraissaient insuffisants pour la plus haute puissance spirituelle de l'Univers.

Équipements complets



POUR LES
Sports d'Hiver

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles :

103, boul. Ad. Max.
161, chauss. de Waterloo.
141, rue Haute
51, rue de Flandre.
15, chaussée de Louvain.

Anvers :

80, rue Carnot.
77, Meir.
69, rue Nationale.
56, rue Basse.

Arlon : 29, Grand'Rue.

Bruges : 34, r. Sud du Sablon.

Courtrai : 21, Grand'Place.

Eecloo : 101, Marché.

Gand : 16, r. des Champs.

Hasselt : 14, rue Neuve.

Huy : 15, rue Neuve.

Knocke : place Van Bunnan.

Liège : 36, rue du Pont d'Ile.

Louvain : 39, rue de Diest.

Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb.

Malines : 12, Bruul.

Menin : 272, rue de Lille.

Mons : 28, Grand'Rue.

Mouscron : 9, Petite Rue.

Nivelles : 4, rue de Namur.

Péruwelz : 40, Grand'Place.

Renaix : 47, rue des Jardins.

Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue.

St-Nicolas : 73, rue de l'Anere.

Saint-Trond : 30, rue de Liège.

Tirlemont : 62, rue de Louvain.

Turnhout : 18, Grand'Place.

Verviers : 126, rue Spintay.

Wavre : 52, rue du Pont.

Ypres : 4, rue du Temple.

Athus : 57, Grand'Rue.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaeus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

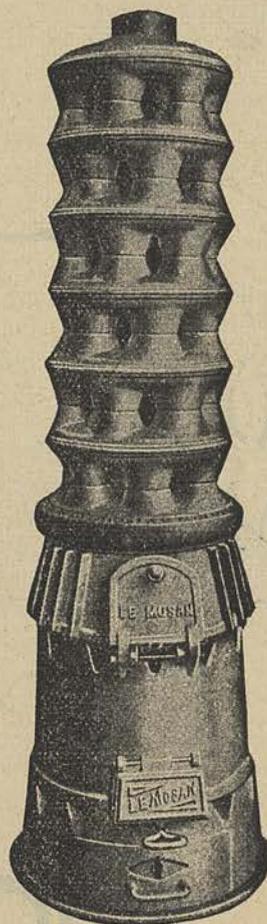
Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

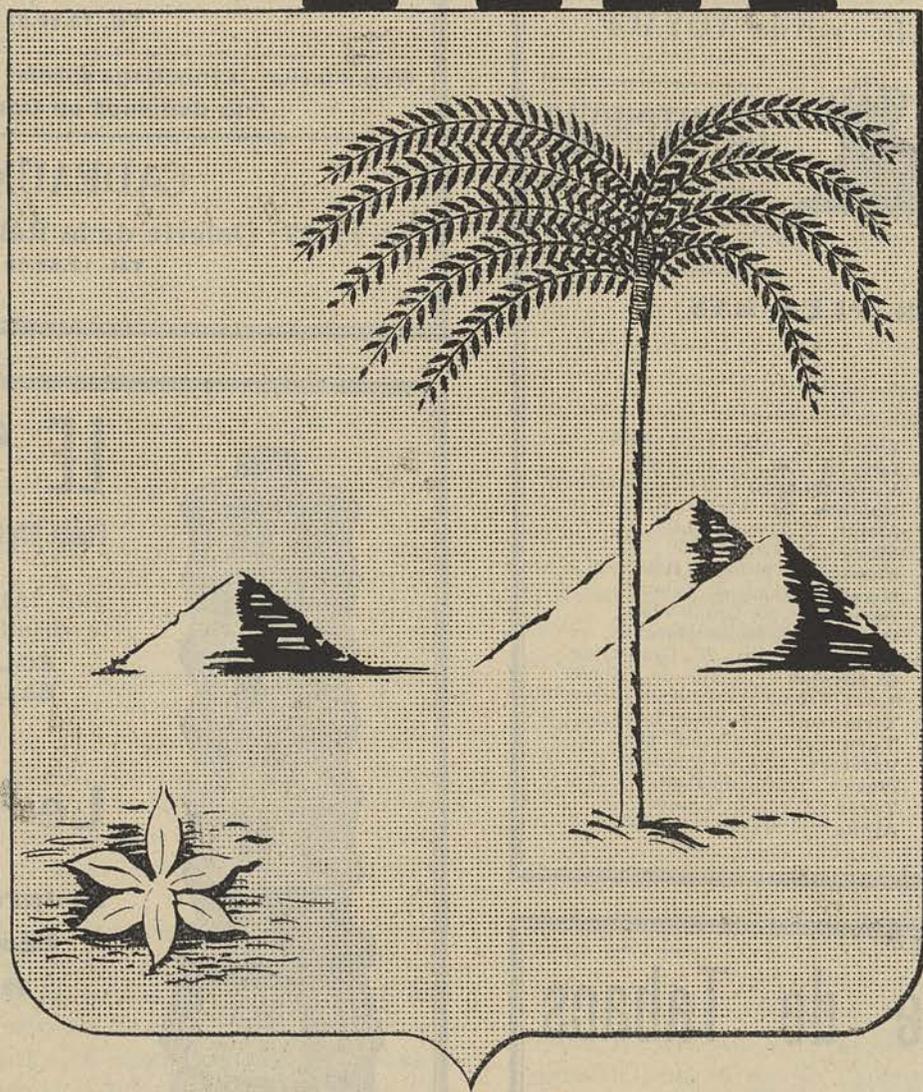
Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. : Tournai 10.105

ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

Mais les événements graves qui se préparaient alors, en Allemagne notamment, empêchèrent Sa Sainteté de mettre son projet à exécution.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fut l'étoile du pontificat de Pie XI. Et il y a dans cette prédilection émue d'un grand Pape pour une petite Carmélite qui vécut derrière les murs d'un cloître, qui n'écrivit que l'histoire de son âme, par obéissance, qui n'eut pas de visions ni de révélations, qui procéda vers les sommets sublimes de la sainteté par une voie qu'elle prétendait essentiellement commune et ordinaire, « sa petite voie », une note de fraîcheur et de beauté que l'on se reprocherait d'avoir omise dans une évocation même rapide de la vie et du pontificat de Pie XI. Il invoquait sainte Thérèse de Lisieux avec une confiance admirable. Sa statue souriait à son labeur, et cette présence allégeait ses plus graves soucis. Il la donna comme patronne à la Russie pour la sauver du bolchevisme et de l'athéisme. Lorsqu'il chercha pour les missionnaires un exemple et un patronage exaltants, il n'en trouva pas non plus de meilleur que celui de la petite contemplative. Il lui attribua sa guérison étonnante du début de 1937, qui allait prolonger sa vie de deux années et lui permettre d'achever son œuvre providentielle.

La prédilection de Pie XI pour sainte Thérèse de Lisieux n'enlevait rien, il va de soi, à la dilection et à la fierté de son cœur pour les autres héros de sainteté qu'il éleva aux honneurs de la béatification et de la canonisation. Si l'espace ne nous faisait défaut, nous aimerions à consacrer à chacun d'eux au moins un bref paragraphe de cet article. Et nous raconterions les splendeurs des canonisations de Bernadette et de Don Bosco.

Mais il nous faut passer à d'autres objets.

* * *

Par sa parole et par ses gestes Pie XI enseigna donc inlassablement les lois les plus essentielles de la vie surnaturelle comme celles du culte divin.

Il remit de même en lumière le sens chrétien de la famille et de l'éducation de la jeunesse, de l'activité économique et professionnelle, de la vie sociale, nationale et internationale.

La famille et le sacrement qui la crée et la situe sur son plan véritable, le plan surnaturel, font l'objet de l'Encyclique *Casti Connubii* et d'innombrables allocutions du Pape Pie XI. Il eut l'inspiration généreuse de recevoir pour les bénir tous les nouveaux époux qui se présenteraient au Vatican afin de leur adresser ses paternelles félicitations et ses conseils lumineux ainsi que pour bénir leur foyer et tout cet avenir encore incertain où ils entraient le cœur en fête. Il maintint ces audiences, extrêmement nombreuses, de nouveaux couples, malgré ses fatigues, malgré sa grave maladie de l'hiver 1936-1937 et la diminution de forces qui en résulta, jusqu'à la fin, jusqu'à huit jours avant sa mort.

L'Encyclique *Casti Connubii* part du caractère sacramentel du contrat de mariage. La valeur et l'importance de ce contrat, les conséquences juridiques et morales qui en résultent sont ainsi élevées, dignifiées, magnifiées ineffablement. L'erreur fondamentale concernant le mariage est de le considérer comme un contrat purement naturel ou même relevant entièrement de la volonté humaine. Cette erreur est favorisée par les honneurs dont est entourée la formalité civile du mariage. Pour les catholiques, le sacrement est le seul contrat conjugal. Aussi les législations qui reconnaissent le mariage religieux et qui lui attribuent les effets civils sont-elles les seules parfaitement conformes, à cet égard, aux enseignements du Christ et de l'Eglise et à la véritable nature de l'union conjugale. Cette reconnaissance civile du mariage religieux avait été réintroduite en Italie par le Concordat faisant partie des Accords du Latran. C'était une des joies pro-

fondes de Pie XI. « Pour ce progrès de la législation matrimoniale italienne, confiait-il à une assemblée sacerdotale quelques jours après les Accords du Latran, nous aurions donné volontiers notre vie. »

Ce n'était pas une phrase, ni un effet de rhétorique. Il est peu d'orateurs et d'écrivains qui aient résisté comme lui à l'entraînement verbal ou qui même l'aient subi aussi peu que lui. Il a rarement parlé de donner sa vie, bien qu'il fût le remplaçant du Bon Pasteur toujours prêt à donner sa vie pour ses brebis, qui l'a dit et qui l'a fait. Pie XI a déclaré au plus fort du conflit avec l'Italie fasciste, au sujet de l'Action catholique, qu'on pouvait lui demander sa vie, mais non d'abandonner une institution et une liberté dont il avait la garde de mission divine, puisque l'Eglise contemporaine en a essentiellement besoin. Il a encore offert sa vie, et ce geste donna aux événements de septembre dernier leur suprême grandeur, pour la paix du monde extrêmement menacée. Il a renouvelé ce sacrifice lorsque la maladie qu'il portait et qu'il conjurait par un miracle quotidien depuis deux ans le terrassa enfin. Et pour que sa mort fût vraiment et visiblement un sacrifice, Dieu l'appela la veille d'un grand jour, d'un jour auquel il s'était préparé, pour lequel il avait convoqué l'Episcopat italien, qu'il aurait voulu choisir pour dire à toute la catholicité et au monde entier ses *ultima verba*, ses dernières paroles de Vicaire du Christ, son *Nunc dimittis*. Mais Dieu avait accepté son sacrifice.

La réalité sacramentelle du mariage, que Pie XI aurait défendu avec joie au péril de sa vie, éclaire toute la doctrine de la famille. Elle dissipe les erreurs de tous les temps au sujet de cette institution fondamentale de la société humaine. Elle dissipe les erreurs de notre temps. Il en est fait bonne justice dans *Casti Connubii*. Et des libertés prises envers l'indissolubilité du mariage, et de celles, plus honteuses, qui offensent sa sainteté, et des prétextes eugéniques ou hygiéniques dont se couvrent les attentats contre la vie de l'enfant avant sa naissance, et de la prétendue défense sociale que constituent les lois de stérilisation, et du renversement de la hiérarchie familiale, de la déviation du rôle de la femme et de la mère, reine du foyer, que constituent les innovations féministes.

La conception chrétienne de l'éducation est présentée avec la même vigueur et la même lumière dans l'Encyclique *Divini illius Magistri*, qui précéda d'un an (31 décembre 1929) *Casti Connubii* (31 décembre 1930).

Le rôle des parents. Leur devoir indispensable et par conséquent leur droit imprescriptible. Le rôle de l'Eglise qui exerce à l'égard des chrétiens une véritable maternité, plus importante encore que la paternité et la maternité naturelles. Le rôle de l'Etat, enfin, qui n'a aucun droit contre ceux de la famille et de l'Eglise. Car la famille est avant l'Etat. Et l'Eglise, en matière d'éducation, est au-dessus de lui. Non pas que l'on veuille nier ses obligations ni ses droits. Il a l'obligation de favoriser l'œuvre des parents et celle de l'Eglise. Il doit au besoin suppléer à l'insuffisance ou à la défaillance des parents et de la charité privée. Il peut très utilement déterminer un degré obligatoire d'instruction et d'éducation. Il a enfin, dans le domaine de l'éducation nationale, compétence et autorité pour imposer les normes et les programmes qu'il juge nécessaires, sans aller à l'encontre, évidemment, des droits et de la mission de l'Eglise ou de la famille.

Le monopole d'Etat en matière d'éducation est réfuté dans *Divini illius Magistri* comme sans doute il ne le fut jamais de toute l'ère chrétienne. C'était le moment de cette réfutation. Les régimes totalitaires allaient se multiplier dont une des premières et plus graves tentations est de s'emparer de l'âme du peuple, surtout des générations montantes.

Après le sens chrétien de la famille et de l'éducation, celui de la profession et de la vie économique. Car il n'est rien qui échappe à la régulation suprême de notre activité et à son orientation vers le terme de l'humaine destinée.

Quadragesimo Anno (15 mai 1931) est un document extraordinaire dans cette série magnifique d'Encycliques et autres documents doctrinaux, qui font, à ce point de vue, du pontificat de Pie XI le plus riche peut-être de toute l'histoire de l'Eglise.

Quadragesimo Anno est beaucoup plus vaste que *Rerum Novarum*. Cette dernière Encyclique est intitulée : « De la condition des ouvriers » ; la première : « De la restauration chrétienne de l'ordre économique et social ». La condition des ouvriers n'est plus qu'une pièce de l'ensemble.

Ce qui est remarquable dans cette synthèse de doctrine économique chrétienne, est que les oppositions d'idées et d'intérêts s'y fondent dans une lumière supérieure. Droit de propriété et droits du salarié. Droits du capital et droits du travail. Droits des entreprises privées et droits de la société et de l'Etat. Le tout se concilie — en théorie, sans doute, mais c'est déjà beaucoup, et l'effort à faire ensuite consistera à conformer le moins mal possible les réalités et à la vie, à la doctrine — dans la considération que la propriété, de même que le travail, le capital, les sociétés industrielles commerciales et financières ont une double mission et doivent servir une double série d'intérêts. La propriété est voulue par Dieu pour la satisfaction et la liberté de vie du propriétaire, mais aussi dans l'intérêt des autres, dans l'intérêt de la société. Le sens égoïste de la propriété est mortel. Il finirait par tuer la propriété elle-même. Le travail également est sans doute un gagne-pain pour le travailleur. Et il doit fournir à celui-ci de quoi subsister honnêtement, lui et sa famille. Mais sa plus grande noblesse est d'être un service, un service des clients et des bénéficiaires, un service de la société. L'ouvrier, l'employé, le fonctionnaire sont des serviteurs utiles et nécessaires de la société ; de même que l'ingénieur, le patron et l'administrateur ; le médecin, l'avocat et le magistrat ; le financier, le journaliste, l'artiste, l'écrivain ; l'homme d'Etat, le diplomate, le souverain. Le premier serviteur d'un pays, c'est le chef d'Etat. Il faut redonner aux hommes la conscience et la fierté de leur mission. L'égoïsme n'est pas le premier moteur de la vie économique comme le veut l'école libérale, c'est au contraire, ce doit être la générosité.

Mais non pas exclusivement la générosité. Encore une fois, la propriété et le travail, comme tous les facteurs de la vie économique, sont à double but et à double effet. Le simplisme, ici comme en tout, est irréel et intenable. Irréel et intenable, le libéralisme ; irréel et plus intenable encore parce que plus utopique, le communisme. Le communisme ne passe dans les réalités et ne s'y maintient, d'ailleurs très incomplètement, en Russie par exemple, que, sous la contrainte d'une tyrannie effroyable.

Quadragesimo Anno met en garde contre l'étatisme. C'est encore un simplisme funeste. Remettre de plus en plus à l'Etat la direction de la vie économique. L'Etat ne doit au contraire y intervenir qu'à titre supplétif. Ce n'est pas sa fonction propre. Il s'en acquitte très mal. Et il néglige sa mission, accablé qu'il est sous des tâches qui ne lui incombent pas.

L'initiative privée, qui a donc le grand rôle en matière économique, doit être encadrée et dirigée. Par l'Etat, de haut et pour l'ajuster aux exigences de l'intérêt général. Plus immédiatement par des organisations autonomes. Ici Pie XI fait remarquer l'immense lacune dont souffre la vie économique depuis la suppression des corporations. Car il ne suffit pas que les producteurs et les commerçants soient organisés selon leurs intérêts propres, d'un côté les prolétaires, de l'autre les détenteurs des capitaux

et les chefs des entreprises économiques. Nous venons de le rappeler, la vie économique n'est pas seulement, elle n'est pas surtout, une activité à but égoïste, elle est principalement un service social. Par conséquent, son organisation ne doit pas ranger ceux qui y participent selon les camps qu'ils occupent sur le marché du travail, mais bien plus selon la fonction qu'ils occupent dans l'œuvre productrice. Et telle est la nature de la corporation, d'être à la fois autonome vis-à-vis de l'Etat et de grouper les producteurs, non plus selon les distinctions de classes sociales et selon leurs intérêts opposés, mais selon leurs fonctions convergentes et associées. Faut-il l'ajouter, l'organisation corporative nouvelle ne copiera pas l'ancienne. Elle devra s'adapter aux conditions nouvelles et à toute l'évolution sociale qui s'est faite depuis la Révolution française. De même, elle n'exclut pas les groupements d'ouvriers et les groupements patronaux. Elle leur est superposée. Elle les empêche de dégénérer en égoïsme de classe ou de clan.

L'économie ne peut d'ailleurs fonctionner que si elle est animée par un esprit social généreux. La réforme chrétienne des mentalités et des mœurs est encore plus essentielle que celle des institutions. Ils se sont complètement trompés ceux qui pensèrent que la vie économique pouvait être mue convenablement par le seul ressort de l'intérêt privé et de la concurrence, de la lutte des entreprises ou des classes. Cette concurrence s'est d'ailleurs détruite elle-même. Elle aboutit à une concentration de la puissance économique qui prétend maintenant à la mission directrice, d'abord dévolue dans la pensée libérale, à la lutte des intérêts privés. Mais la concentration hypercapitaliste n'est pas un meilleur maître que la concurrence avec ses lois de fer. Elle sera plus dure encore et plus impitoyable.

Pie XI n'hésite pas à le déclarer : il faut à l'économie, à cette activité la plus matérielle de toutes celles qui incombent à l'homme, un esprit de détachement, de justice et de charité, l'esprit de l'Evangile. Si paradoxal que cela puisse paraître, le plus grand bienfaiteur de l'industrie, du commerce et de la finance serait celui qui parviendrait à faire passer sur notre époque un souffle de franciscanisme.

Pas d'exclusivisme, évidemment, ici non plus. L'Evangile ne suffit pas à régir la vie économique. Il ne suffit à aucune des activités temporelles. Mais il leur est utile à toutes. *Pietas ad omnia utilis est*, comme l'écrivait déjà saint Paul, traduisant la parole du Maître : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît. »

* * *

Les difficultés exaspérantes, les injustices criantes, les appétits démesurés qui désorganisent la vie économique ont provoqué le marasme, le communisme.

Pie XI a dénoncé les dangers du communisme avec une extrême énergie. Depuis son intervention à la Conférence de Gênes pour conseiller aux plénipotentiaires qui s'y trouvaient rassemblés de ne reconnaître les Soviets qu'à la condition de fournir quelques garanties élémentaires et primordiales, jusqu'à l'Encyclique synthétique sur le communisme *Divini Redemptoris* du 19 mars 1937, il n'a cessé de prévenir le monde des dangers que fait courir à la civilisation cette doctrine d'utopie et de mort. Les occasions ne lui ont pas manqué d'en parler : la famine et la persécution en Russie, la persécution au Mexique, la guerre civile en Espagne. Nous ne voulons dire ici qu'une chose : l'encyclique *Divini Redemptoris* est comme *Quadragesimo Anno* un monument de sagesse sociale que l'on ne peut trop relire et méditer. C'est dans la lumière de cet enseignement qu'il faut comprendre la réponse négative et catégorique que Pie XI nous demande de faire,

avec grande charité, aux offres de collaboration et à la main tendue des communistes.

Nous ne rappellerons pas, vu qu'elles sont toutes proches de nous, les interventions de Pie XI dans la lutte entre l'Eglise et le national-socialisme. C'est cependant, et nous devons au moins le souligner, une part importante et essentielle de son enseignement et de son action que celle qui atteint les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Il en est déjà largement question dans *Ubi arcano Dei* et plus encore dans *Quas Primas*, qui reprend et amplifie la doctrine de la royauté du Christ devenue l'objet d'une fête liturgique. En sont un témoignage éloquent les nombreux concordats et conventions qu'il a conclus avec de nombreux Etats. Il n'en signa pas moins de dix-huit. Les plus fameux de ces accords sont évidemment ceux du Latran. Cavour avait dit que l'homme d'Etat italien qui résoudrait la Question romaine serait le plus grand homme d'Etat de son pays. Il aurait pu ajouter que le Pape qui conclurait ce traité avec le plus grand homme d'Etat italien serait de son côté un très grand Pape. C'était une question tenue par beaucoup pour insoluble. Il fallut de l'imagination, un grand esprit de décision, un secret diplomatique inviolable, et enfin ce qui paraissait la quadrature du cercle, une solution capable de rallier le patriotisme italien et l'ultramontanisme mondial. La nouvelle de la conclusion d'un accord éclata avec une soudaineté inouïe, et ce fut, en Italie et dans le monde, une allégresse sans pareille. De ce grand et heureux événement le dixième anniversaire eût été fêté avec éclat le 11 février dernier si la mort du Pape n'était survenue par une coïncidence pathétique la veille même, le 10 février.

Il nous faudrait rapporter encore ce que fit Pie XI pour les missions et pour l'Action catholique. Ceci tient dans son œuvre tellement de place, qu'on l'appelle communément le Pape des Missions et le Pape de l'Action catholique. Devant bien nous limiter, disons la parenté qui unit l'idée inspiratrice de son œuvre missionnaire et la création de l'Action catholique.

L'Encyclique de Pie XI sur les Missions *Rerum Ecclesiarum* (28 février 1926) continuait et prolongeait celle de Benoît XV, *Maximum illud*, de même que son action s'enchaînait à celle de son prédécesseur.

Une insistance grandissait dans l'orientation et l'impulsion données par les derniers Papes au travail missionnaire. Favoriser le clergé indigène. Car l'Eglise n'a fait un réel progrès, un progrès durable et que l'on peut espérer définitif, qu'après avoir créé dans une région ses institutions essentielles, après y avoir notamment installé un clergé qui soit pour ces régions ce que le nôtre est pour nous et pour notre pays. Nous voulons dire un clergé autochtone. Un clergé indigène, évêques compris. C'est alors que l'Évêque sera vraiment l'Ordinaire du lieu. Jusqu'alors, il reste un envoyé, un missionnaire. Et la nouvelle conquête de l'Eglise fait encore un peu figuré de colonie par rapport aux anciennes provinces du royaume du Christ.

En principe, on est tous d'accord. Du moins on le dit ou même on le croit. Mais en pratique, est soulevée la question d'opportunité et de maturité, derrière laquelle peut s'abriter un esprit routinier et même des intérêts qui n'ont rien de commun avec ceux de l'Eglise.

On reprochait un jour au P. Lebbe, qui fut un porte-étendard magnifique de cette campagne pour hâter l'annexion du clergé indigène, surtout en pays civilisé comme la Chine, d'avoir tellement épousé la mentalité chinoise et la cause chinoise qu'il péchait sûrement par une sorte de nationalisme. A ses objectants, qui sans aucun doute ne péchaient pas, eux, par nationalisme chinois, il répondit : « Si un certain nationalisme doit fatalement se mêler à la religion et s'en laisser pénétrer, ce doit être, en Chine, le nationalisme chinois. Le nationalisme français ou anglais ne

peut qu'y être gravement dommageable au progrès et au prestige du catholicisme. »

Nous l'avons entendu un jour, le bon Père Lebbe, parler avec une éloquence et une émotion que nous n'oublierons jamais des perspectives ouvertes devant l'Eglise catholique en Chine, maintenant que la question du clergé indigène, malgré toutes les difficultés et toutes les oppositions, bien intentionnées supposons-le charitablement, est résolue dans le sens de la vérité et de la tradition. Elle ne pouvait d'ailleurs être résolue que dans ce sens. Mais la solution pouvait tarder. L'Eglise ne se trompe pas en une matière si importante et qui tient de si près à la doctrine même de la communauté chrétienne telle que l'a instituée Jésus-Christ. L'Eglise ne se trompe pas, mais elle peut tarder plus ou moins à proclamer et à mettre en œuvre un enseignement nécessaire et urgent. L'assistance de l'Esprit-Saint, la présence du Christ en son Eglise laissent encore un jeu très libre à la liberté, à l'intelligence et à la générosité des hommes qui la représentent et qui portent le souci et la responsabilité de ses entreprises.

Je dirai d'un élan fou de toute mon âme, ajoutait le P. Lebbe, le *Nunc dimittis* de ma vie de missionnaire, lorsque j'aurai baisé l'anneau et que je me serai agenouillé sous la bénédiction d'un Évêque chinois.

Quelques années après, le P. Lebbe était perdu dans la foule immense qui attendait, à Saint-Pierre, l'arrivée du Pape Pie XI pour une cérémonie exceptionnelle : le sacre de six premiers Evêques chinois. Le Souverain Pontife avait voulu les sacrer de ses mains. Il prononça une homélie admirable sur l'universalité de l'Eglise, sur la nécessité de faire tendre les frontières de l'Eglise à rejoindre celles de l'humanité.

Et lorsque, au chant du *Te Deum*, les nouveaux évêques, mitre en tête et crosse en main, s'avancèrent ensemble pour bénir la foule, parmi tous ceux qui étaient là, transportés d'émotion enthousiaste, il y avait un missionnaire petit, mince, que l'on ne devait guère apercevoir, et qui, la gorge étreinte de sanglots, jetait éperdument comme il pouvait vers la Trinité Sainte les versets de l'hymne ambrosien.

L'impulsion la plus vigoureuse qui ait été donnée à la formation et à l'organisation du clergé indigène est certainement celle du pontificat qui vient de finir glorieusement.

* * *

C'est une pensée analogue qui commande l'organisation de l'Action catholique.

Les militants de l'Action catholique c'est, si vous le voulez, le clergé indigène du laïcat : Plus le monde est laïcisé, plus il a besoin d'apôtres laïcs. De ce monde laïcisé et paganisé, Pie XI n'attend pas le redressement chrétien, comme il le déclare nettement en terminant *Quadragesimo Anno*, sans l'aide des apôtres laïcs. Les premiers apôtres des ouvriers seront des ouvriers, les premiers apôtres du monde des affaires seront des hommes d'affaires, ceux des sphères intellectuelles et scientifiques seront des intellectuels et des savants. Et ainsi de tous les autres.

Telle est l'idée mère de l'Action catholique. Il faut y ajouter que l'Action catholique, pour être efficace, tenace, convergente, doit être organisée. Elle doit devenir une institution. Une institution d'Eglise, tout en étant constituée de laïcs et dirigée par des laïcs. Mais elle relèvera, naturellement, de la hiérarchie, à laquelle le Christ a confié toute l'activité et tous les intérêts de son royaume. Elle ne pourra, par conséquent, être inféodée à aucun parti politique, ceux-ci étant nécessairement établis sur un autre plan, le plan temporel, éclairé lui aussi, nous le

voulons bien, mais du dehors, d'en haut, par les principes du catholicisme.

Pie XI a parlé de l'Action catholique plus que de toutes les autres activités de l'Eglise. Il l'a nommée la pupille de son œil. Il l'a défendue avec intrépidité contre les prétentions totalitaires du Fascisme. Pour elle, il est allé jusqu'à mettre en péril les accords du Latran. Ceux-ci étaient signés depuis deux ans, on était au printemps 1931, lorsque le gouvernement fasciste commença à mener une guerre sourde d'abord puis ouverte contre les organisations d'Action catholique et particulièrement contre les associations de Jeunesse catholique. Le Pape se jeta entre l'Etat italien et l'Action catholique. Il répondit vigoureusement à toutes les accusations et à toutes les menaces. Il écrivit cette lettre polémique *Non abbiamo bisogno* à laquelle il donna le caractère d'Encyclique et qu'il fit parvenir aux agences étrangères d'information avant que le gouvernement fasciste ait pu en avoir connaissance. Celui-ci eut d'ailleurs la sagesse de battre en retraite. Quelques semaines après ce coup de théâtre de l'Encyclique *Non abbiamo bisogno*, des négociations étaient amorcées, qui, selon l'habitude de Mussolini et de Pie XI, aboutirent très rapidement à un accord honorable pour les deux parties.

* * *

En terminant ce long article, que nous sentons si incomplet et si inégal à la grande figure que nous aurions voulu vous aider, lecteurs de la *Revue catholique*, à ressusciter dans vos esprits et dans vos cœurs, nous ne pouvons laisser d'écrire quelques mots au sujet des dernières amertumes de cette vie, qui fut très féconde en joies et en peines, comme elle fut très riche et très remplie de noble et haute activité.

Pie XI avait vu le danger du national-socialisme, il en avait dénoncé cent fois le danger. Il connaissait le venin distillé dans *Mein Kampf* et dans le *Mythe du XX^e siècle*. Mais il espérait, il voulait espérer que la vie d'une nation, que la santé psychique d'un peuple, que l'expérience quotidienne, et surtout que l'action des catholiques, minorité sans doute de la communauté allemande, mais minorité unie, généreuse et agissante, auraient progressivement raison de l'erreur et en conjureraient les dangers. C'est pourquoi il conclut dès 1933, l'année même de l'accession d'Hitler au pouvoir dictatorial, un concordat avec le nouveau Reich. Il ne l'a pas rétracté, malgré toutes les violations qu'en a commises l'hitlérisme. Il a espéré contre tout espoir. Il est mort sans doute l'espoir au cœur. Mais il a bien fallu crier à la face du monde la vérité. Et que le concordat était continuellement lacéré. Et que le monopole de l'enseignement et de l'éducation qu'avait réalisé le régime hitlérien était une tyrannie contre laquelle il ne pouvait pas, lui le défenseur des libertés spirituelles et le guide des hommes sur le chemin de leur destinée, ne pas protester avec la dernière énergie. Et que la doctrine raciste était infectée de matérialisme. La race est une réalité et l'on peut, on doit même en tenir compte. Mais en faire la réalité principale et régulatrice, c'est du matérialisme grossier, c'est une régression vers la barbarie. Et que les attaques dirigées contre l'Eglise, les procès de mœurs intentés aux prêtres et aux religieux dans le but de déshonorer l'Eglise elle-même est une des formes les plus odieuses de persécution. Car il faut bien parler à propos de l'Allemagne actuelle de persécution. La persécution n'est pas nécessairement la fermeture et l'incendie des églises, l'emprisonnement, l'exil ou l'assassinat des ecclésiastiques et des catholiques militants. La persécution est essentiellement l'abus de la puissance politique pour arracher les âmes à la foi et à la religion, pour faire des apostats. La persécution est la tyrannie suprême. Elle est

l'insurrection d'un pouvoir terrestre contre les droits de Dieu lui-même, contre les droits de son Eglise, contre le droits des âmes, que personne au monde ne peut arrêter sur le chemin de leur destinée.

Une autre amertume qui rendit plus douloureuses ces dernières années de Pie XI, ces années miraculeuses de vie prolongée fut la menace effroyable d'une nouvelle conflagration européenne et peut-être mondiale.

Vous l'avez entendu, en septembre dernier, la voix brisée par l'émotion, conjurer les chefs d'Etat, conjurer les peuples, conjurer l'humanité, supplier Dieu, appeler les cœurs chrétiens aux armes de la prière, offrir sa vie, soit pour continuer, comme il disait en termes sublimes, quelque temps encore la journée laborieuse de l'ouvrier fatigué, soit pour remettre entre les mains du Seigneur le don précieux de l'existence. Dieu l'exauça, semble-t-il, doublement. Il prolongea sa vie pour l'angoisse, pour le travail de plus en plus pénible et de plus en plus héroïque. Puis il la brisa la veille d'un jubilé vers lequel le grand vieillard avait tendu ses dernières énergies.

On comprend que cette mort, terminant cette vie, ait remué jusqu'à la bouleverser non seulement l'âme catholique, mais la conscience de toute l'humanité.

La mort d'un homme a-t-elle jamais provoqué un hommage d'une telle ampleur, d'une telle qualité, d'une telle unanimité?

LOUIS PICARD.

Hommage à Pie XI⁽¹⁾

C'est avec une émotion profonde que je viens à mon tour apporter mon pieux hommage à la sainte mémoire du Père commun des fidèles. Puissent mes paroles ferventes exalter le serviteur de Dieu, dont la mort offerte pour la paix du monde vient d'émouvoir de douleur et d'admiration tous ceux, quelles que soient leurs croyances, demeurés sensibles à la grandeur spirituelle et à la majesté de la conscience.

Quand, le 29 septembre dernier, la voix puissante du vieux Pape, se brisant en sanglots, offrait sa vie pour le salut du monde; à ce moment d'angoisse universelle, dans le déploiement de la force irrésistible, dévastatrice, menaçante, des plus puissantes nations armées les unes contre les autres, nous avons senti qu'il y avait quelque chose de plus fort que la toute-puissance, de plus fier que l'orgueil; que c'était la parole d'un homme faisant appel à la justice et à l'amour, à ces valeurs éternelles que ne peut qu'éclipser un instant le triomphe apparent de la force. Le monde, à cette voix, s'est senti libéré. Obscurément il éprouvait qu'elle descendait sur lui d'une région plus haute que n'eût pu toute autre voix humaine. Mais nous, ses enfants, savions en toute certitude qu'elle était une voix surhumaine! très jeune à la fois et très ancienne, la même depuis dix-neuf siècles; Nous écoutions Pie XI, le Père commun des fidèles; nous entendions Pierre, l'apôtre crucifié. De Pierre à lui, la filiation était sans rupture. Comme le sang de père en fils, la grâce donnée à Pierre, réelle et vivifiante, de dire la vérité au monde, était en lui; plus

(1) Prononcé à la Radio Catholique Belge, le 16 février.

infailliblement transmise à travers deux cent soixante générations spirituelles, que ne le sont du père au fils les qualités du sang. Par delà Pierre lui-même surgissait la figure de Celui qui est garant de la parole de Pierre; de Celui qui a libéré l'humanité du joug et du respect de la force; qui a dit que le vrai royaume, la seule puissance qui compte était dans l'invisible; qui, parlant à ses disciples, au moment même où toutes les puissances du monde allaient se déchaîner contre lui, l'abattre, le clouer à l'infamie; voyant en toute clarté son infaillible défaite, a dit cette simple parole, mais qui abat toute grandeur humaine : « Ayez confiance. J'ai vaincu le monde. »

Pie XI à son tour a vaincu le monde. Non pas sans doute à la façon transcendante du Maître; mais comme il sied à son Vicaire dans le siècle : en proclamant les droits imprescriptibles de la conscience, en affirmant l'égalité fondamentale des hommes, l'universelle fraternité des enfants de Dieu; en protestant contre l'injustice, la persécution, d'où qu'elles vinssent; en proclamant devant tous qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, celui de justice et de miséricorde. Il a vaincu le monde en foudroyant tout pouvoir qui s'élèverait contre Dieu, l'abattant dès aujourd'hui, par une assignation infaillible, au pied de la Croix du Christ Jésus; il a vaincu le monde en lui arrachant ce cri d'admiration, qui a salué le dernier soupir du sublime gardien des vérités éternelles.

C'est le miracle de Pie XI d'avoir restitué au monde sa grandeur, en lui rendant la foi dans l'idéal; c'est le miracle de Pie XI d'ouvrir en mourant, dans ce sombre monde, des perspectives sans limites pour la sainte Eglise de Dieu, au service de l'humanité; c'est le miracle de Pie XI d'avoir dans les ténèbres de la nuit fait lever cette radieuse aurore. Nous, ses enfants, nous le pleurons, mais nous tressaillons de fierté; c'est un sanglot qui monte à notre gorge, mais c'est un regard d'espérance qu'avec lui nous portons au Ciel! Et pour marque suprême de respect, de reconnaissance et d'amour, nous allons prier pour son âme.

HENRI GOFFINET.

Paul Hanquet ⁽¹⁾

Comment évoquer l'homme sans parler de l'œuvre?

Et comment traiter de l'œuvre à laquelle il a consacré une des parts les plus généreuses de sa vie sans y trouver l'exemple de l'accomplissement du devoir chrétien?

C'est cela Paul Hanquet : l'exemple d'une idée réalisée par la vertu d'une opiniâtreté sans relâche; l'exemple du don inlassé d'une âme à une cause au service de laquelle elle s'est grandie en l'exaltant; l'exemple d'un homme qui a placé très haut le but de son existence et ne l'a plus quitté des yeux.

Vie rectiligne et pleine, féconde jusqu'au soir ultime qui vit Dieu tracer la ligne au bas de la colonne de l'actif où les talents s'additionnaient à deux pour un, et appeler l'intendant fidèle à partager la gloire du Maître.

C'est au spectacle de cette vie que nous sommes invités à nous recueillir, pour en tirer et nous en appliquer les leçons.

* * *

(1) Eloge prononcé à l'assemblée extraordinaire du Conseil central de l'enseignement primaire catholique, tenue au Palais des Académies, à Bruxelles, le 16 février 1939.

Le lendemain de sa mort je rappelais les termes d'une des dernières lettres de Paul Hanquet : « Je ne me laisserai pas arrêter par la paresse des uns, la timidité des autres, et j'irai jusqu'au succès. »

J'ai écrit qu'il était un convaincu, un ardent, un tenace, un optimiste, — un patriote et un chrétien.

Appelé à vous parler de lui aujourd'hui, je me suis remémoré son existence; une fois de plus j'ai passé en revue ses activités. Pour ce jour où nous communions dans le souvenir solennel de celui qui fut, pour nous tous, un grand ami parce qu'il fut un cœur aimant, j'ai essayé de ramener à une synthèse la multiplicité harmonieuse de sa vie; d'en rechercher la signification dernière et d'en découvrir le secret, dans sa racine.

Parce que je l'ai bien connu; qu'il s'est livré à moi dans des conversations où l'homme confie à un autre homme les mobiles intimes de son action; parce que j'ai pu constater combien ses actes se prolongeaient magnifiquement dans l'axe des principes qu'ils appliquaient, je puis dire de Paul Hanquet qu'il fut un chrétien patriote. Le dernier mot est de trop, car un bon chrétien est nécessairement bon patriote : Paul Hanquet fut un chrétien.

Non pas un simple baptisé, qui observe les commandements de l'Eglise en s'efforçant de ne pas trop transgresser ceux de Dieu. Il en est beaucoup de ces chrétiens-là. Lui fut de l'espèce plus rare des chrétiens qui se sont mis, sous le regard de Dieu, en face de la vie, pour comprendre et vivre la vie en fonction de l'unique nécessaire.

Paul Hanquet était de ceux qui se sont posé la question que je rappelais devant une audience de jeunes hommes à l'occasion du centenaire de notre indépendance : « De quoi s'agit-il? »

Et je crus pouvoir répondre :

« Il s'agit de vivre. De nourrir son corps et pour cela de gagner le pain de chaque jour. Oui. De le gagner le plus largement possible, au mieux de ses facultés et de ses aptitudes. Oui encore. De le gagner suffisamment abondant pour pouvoir fonder un foyer et le peupler. Parfait. De le gagner de telle manière qu'après s'être procuré l'aisance, on puisse garantir la sécurité de ses vieux jours. Soit. Et laisser, si possible, un surplus à ses enfants. D'accord.

» Et après?

» Tout cela fait vingt, trente, cinquante, soixante années de vie terrestre et assure la conservation du corps jusqu'à un âge avancé. Mais au lendemain de la vieillesse, si longue fût-elle? La Mort. Et au lendemain de la Mort?

» Recommencez, jeune homme.

» De quoi s'agit-il? De vivre. De mériter son ciel en glorifiant Dieu. De faire œuvre de salut éternel; son propre salut d'abord et collaborer à celui de ses frères ensuite.

» Voilà tout le programme religieux, en même temps que tout le programme politique et tout le programme social. Vivre, faire vivre, aider à vivre en fonction de la Vie suprême, qui est le Christ.

» Etre, à l'imitation du Christ, des chrétiens parfaits. Dans notre vie intérieure; dans notre vie quotidienne de relations; dans la famille, dans la société, dans notre profession...

» Etre des citoyens parfaits. Voir dans l'Etat l'abri protecteur et providentiel de ces sociétés naturelles que sont les familles; respecter l'autorité légitime qui y vient de Dieu; contribuer équitablement aux charges de la collectivité...

» Etre, s'il le faut, des chefs parfaits. Ne voir dans l'autorité dont on est investi qu'une délégation en vue du bien de tous; gouverner avec justice, respectueux de tous les droits, à commencer par ceux de Dieu; défendre les faibles contre les abus

de la force, et la force contre elle-même. Et se souvenir que la loi morale règle la vie publique autant que la vie privée.

» En un mot et toujours, servir. Non point par calcul, intérêt ou ambition, mais par *devoir*, avec tout son esprit, et par *amour*, avec le meilleur de son cœur. »

De quoi s'agit-il?

Paul Hanquet s'était posé la question.

Il y avait trouvé la réponse que Dieu ne refuse pas à ceux qui la cherchent en esprit d'humilité et d'obéissance.

Et puis il eut la volonté, et trouva où vous savez la force de garder devant lui la lumière, pour la suivre où le conduirait sa vocation.

Celle-ci l'a mené au berceau de la seule civilisation digne de ce nom : à l'école chrétienne, à la modeste maison entre les murs de laquelle on apprend aux enfants le sens de leur destinée.

* * *

Gonzague de Reynold, évoquant son pauvre village vaudois, a écrit ces quatre lignes splendides : « L'église est au milieu, le cimetière est autour de l'église, et les septante feux sont autour du cimetière, les vivants près des morts et les morts près de Dieu. »

Oui, c'est une petite chose, un village : d'humbles demeures, des gens besogneux, de mesquines rivalités. Mais « les vivants près des morts et les morts près de Dieu », cela fait « un grand peuple immortel. »

Une école, c'est une petite chose : quelques briques, de vieux bancs, des gosses remuants, un maître qui n'est qu'un homme avec ses défauts et ses travers. Mais le crucifix dans la classe, c'est le Golgotha sur le monde. Et cela, c'est la transfiguration de l'école en sanctuaire. Cela, c'est la chance de salut pour notre société, qui s'écroule parce que l'orgueil de l'intelligence a prétendu supplanter le rayonnement de l'amour.

L'école chrétienne, c'est la sauvegarde de notre civilisation; c'est la tramontane dans la nuit.

Nous le savons, parce que nous avons médité et compris la vérité de la parole de l'*Imitation* : « Où que vous soyez, de quelque côté que vous vous tourniez, vous serez misérable si vous ne revenez pas à Dieu. »

Nous le savons, parce que c'est la sagesse inspirée et l'expérience multiséculaire de la Papauté qui s'expriment par Léon XIII lorsqu'il proclame que « si la société humaine doit être sauvée, elle ne le sera que par un retour à la vie et aux institutions du christianisme ».

Nous savons qu'il n'est de salut pour le monde qu'en Dieu et dans l'observation de Ses lois. Mais si nous sommes ceux qui le savent, combien d'autres autour de nous, aujourd'hui, le sentent avant d'être amenés à le comprendre, à le croire, et à le vouloir par leurs actes?

Lorsqu'il y a quelques années — signe prémonitoire — un Chautemps, président du Conseil, proclamait à la Chambre française qu'il était temps de « réaliser une réforme morale »; lorsqu'un Caillaux écrivait que « la culture de l'âme, l'accomplissement spirituel de l'individu conditionnent le progrès du monde »; lorsque dans un autre secteur un Lucien Romier écrivait que « la morale est la première loi de l'économie politique »; qu'un Werner Sombart avouait que « l'intervention des facteurs spirituels dans la vie économique est évidente », ils ne faisaient qu'accorder les violons d'où aujourd'hui, en orchestre, s'élèvent des accords nostalgiques et une invocation à ces « valeurs spirituelles » qu'un Roosevelt ose appeler de leur vrai nom : la religion.

En vérité nous sommes à l'heure prédite par le vicomte

d'Avenel, où « le peuple pleure pour avoir une âme et pour qu'on lui rende un Dieu ».

Un Dieu? Non. Pour qu'on lui rende Dieu.

Dieu, c'est-à-dire la civilisation, la vraie, celle qui ne se traduit point par le mieux-être matériel si vite menacé, mais par les possibilités qu'elle fournit à la personne humaine de réaliser sa destinée jusqu'au sommet.

Gagner l'univers — s'imaginer gagner l'univers... — ou perdre son âme. Il est temps encore, mais il est urgent de choisir.

Et déjà des yeux s'ouvrent, avant que peut-être des options ne se dessinent.

* * *

M. Spaak a prononcé à la Chambre, le 6 décembre dernier, un discours dans lequel il convient de souligner une déclaration.

D'aucuns s'étonneront peut-être d'entendre prononcer ici le nom d'un homme politique. Pourquoi s'étonner? Osons dire les choses comme nous les pensons; ayons le courage de dire plus souvent et plus haut ce que nous pensons...

Dans une page lumineuse sur la civilisation, Godefroid Kurth a montré comment une définition de celle-ci ne se conçoit pas sans une connaissance préalable de la personne humaine, de sa fin, et des moyens de la réaliser. Ce qui veut dire que toute politique se ramène à une philosophie.

« C'est donc, concluait Kurth, en dernière analyse un problème d'ordre théologique dont la science sociale poursuit la solution, et, pour tout dire, on ne trouvera le secret de la civilisation humaine que dans le secret d'une révélation divine... Qu'on le veuille ou non, c'est la science religieuse qui a le mot de l'énigme sociale. Ici est le lien indestructible de la politique et de la religion : on ne le rompra jamais, à moins de mutiler l'homme. »

La religion peut être « affaire privée » pour chaque homme, à ses risques et périls personnels; elle n'est pas affaire indifférente pour une nation dont les destins seront radicalement différents suivant qu'une philosophie chrétienne ou athée imprègne la direction de l'Etat. Un pays de traditions chrétiennes comme le nôtre n'est point ce qu'il est par l'effet du hasard...

En une occasion antérieure à celle que je vise, M. Spaak a rendu hommage à ces traditions chrétiennes. Le 6 décembre 1938 il a reconnu autre chose lorsqu'il a dit :

« J'ai cru jadis que, dans les réformes de structure, il fallait commencer par les réformes économiques. J'ai même dit, et je m'en excuse, que ceux qui préconisaient d'abord les réformes de structure politique voulaient faire une diversion. Messieurs, c'est eux qui avaient raison. Ils avaient contre moi l'expérience du pouvoir : si l'on veut un jour aboutir à des réformes de structure économique, il faut commencer par les réformes de structure politique. »

Quelques semaines plus tard M. Henri de Man écrivait : « Je n'ai commencé qu'au cours de ma carrière ministérielle à me rendre lentement compte que c'était une erreur de considérer la réforme de l'Etat comme une sorte de corollaire d'un programme avant tout économique. Même les buts économiques ne pouvaient être suffisamment et surtout durablement atteints sans une préalable et radicale réforme de structure de l'Etat. »

Double aveu qui honore ceux qui par lui reconnaissent une erreur reniée. Mais la conclusion qu'il implique ne conduit pas à un terminus : ce n'est qu'une étape nécessaire dans la direction qu'il faut suivre jusqu'où elle mène si, en se rendant à l'évidence, on n'hésite pas à reconnaître qu'avant d'être dans les institutions la crise est dans l'homme.

Et pour la résoudre, cette crise, il ne suffit pas de donner au



Cette reproduction en noir et blanc ne donne qu'une faible idée du superbe tableau en couleurs, format 30 x 40, édité pour vous par les Usines du Superchocolat « Jacques ». Vous obtiendrez ce magnifique

portrait de la tant regrettée Reine Astrid chez votre fournisseur habituel de Superchocolat, aux mêmes conditions que le portrait de S. M. le Roi Léopold III.

Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Éléance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

politique une légitime préséance sur l'économique; il faut subordonner l'un et l'autre au spirituel. Alors seulement on sera dans le vrai, dans toute la difficulté du vrai.

Mais si l'on réussit à restaurer le spirituel dans sa prééminence, la civilisation sera sauvée.

Digressions que tout cela? Non. Pèlerinage aux vérités premières, à ces vérités du petit catéchisme enseignées aux enfants dans les écoles chrétiennes, et dont dépend le sort de l'humanité.

Pour l'avoir intensément compris, Paul Hanquet s'est donné à la cause de l'enseignement populaire.

Le sens de son action, la splendeur de son œuvre, c'est à cette altitude qu'il faut les contempler pour en mesurer la grandeur et la portée.

* * *

A cette action et à cette œuvre Paul Hanquet s'est dévoué, dans le sens plein et admirable que l'étymologie donne à ce mot.

Ce qu'il faut pour réussir, a dit Foch, c'est un but. Et il ajoutait : « L'obstacle ne doit pas exister pour l'homme s'il poursuit un but, et surtout si aucune responsabilité ne l'effraie. »

Paul Hanquet ne connaissait l'obstacle que pour s'y mesurer; il accueillait les responsabilités avec le sourire de l'homme conscient de ses moyens.

Il allait de l'avant, bien préparé, les yeux rivés sur l'objectif à atteindre ou à emporter, avec un optimisme fait de volonté qui dure, comme aussi avec « une suite, une continuité, une décision à tout briser » et grâce auxquelles — écoutons Lyautey — « se font les colonies, comme toutes les œuvres ».

Paul Hanquet a connu ce bonheur de réaliser une œuvre. Il n'en attendait pas la récompense des hommes. Mais sa modestie n'eut pas le droit de s'effaroucher de la vérité lorsqu'au vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Conseil central de l'enseignement catholique, en 1936, S. Em. le cardinal Van Roey, au nom de l'Episcopat de Belgique, déclara :

« Il est juste de porter à l'ordre du jour un nom particulièrement méritant, celui d'un homme dont l'inlassable labeur, le dévouement désintéressé, l'élan enthousiaste, la rare compétence et le tact consommé inspirent, animent et fécondent, peut-on dire, l'activité de l'organisme central : j'ai nommé M. Paul Hanquet. A ce vaillant champion de la cause de l'enseignement catholique j'adresse les plus vifs remerciements et les vœux les plus ardents de l'Eglise de Belgique. »

L'homme n'est plus. Son nom et son œuvre demeurent. Préoccupé de celle-ci, Paul Hanquet au vingt-cinquième anniversaire du Conseil central avait posé la question : que sera l'avenir?

Il dépend de nous. Il sera beau dans la mesure où, aidés des lumières et de la force du Saint-Esprit, nous nous souviendrons de Paul Hanquet pour nous efforcer de l'imiter.

Vicomte DU BUS DE WARNAFFE,
Député, ancien ministre.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

En quelques lignes...

La mort du Pape

Le douloureux événement qui affecte la chrétienté tout entière a suscité, d'un bout à l'autre du vaste monde, le plus large écho. Le plus réconfortant, aussi. Tant il est vrai qu'au siècle de fer où nous sommes, la royauté spirituelle des forces morales a besoin d'être, pour notre sauvegarde à tous, mise en vedette. Il restera surtout, de Pie XI, le souvenir d'un infatigable travailleur, d'un cerveau rayonnant d'intelligence souveraine, du nautonier le plus impavide de la barque confiée à ses soins.

Peut-être sera-t-il permis au signataire de ces quelques lignes d'évoquer, à propos du Pontife romain, la mémoire d'une rencontre qui date de la première année du règne? J'avais eu le privilège d'assister à une audience semi-publique. Dans la salle du Trône, nous étions quarante, à peu près. Après une longue attente, Sa Sainteté fait son entrée solennelle. Chacun s'est agenouillé. Et le Pape, tout de blanc vêtu, passe, très vite, tendant aux lèvres des prosternés l'anneau du Pêcheur. Je me trouvais, par le hasard de la mise en file, le dernier, le plus proche de la sortie. Pie XI, quand il arriva devant moi, n'avait pas desserré les dents. Or voici qu'il m'interpelle, en un français un peu nasillard :

— Vous êtes Français, Monsieur?

— Non, Belge! (On m'a assuré que j'avais lancé cette réponse, sans l'accompagner de la moindre formule de politesse; comme si la supposition pontificale m'eût outré, vraiment.)

— Ah! je croyais, reprit le Pape, en souriant... Et, de l'index tendu, désignant les rubans au revers de mon veston noir : « Ne dit-on pas que tous les Français sont décorés?... »

Je dois balbutier une phrase d'excuse.

Mais, de plus en plus affable, le Souverain Pontife m'interroge sur les motifs de mon voyage à Rome. Quand il apprend que je suis occupé à colliger des manuscrits à la Bibliothèque Vaticane, son cœur d'ancien préfet, d'ami des incunables et des parchemins enluminés, ne se sent plus de contentement. La conversation s'engage, elle se prolonge, pour la plus grande envie de mes compagnons d'audience et l'enrichissement de mes souvenirs personnels.

A la Vaticane

Depuis que le gros bourdon de Saint-Pierre a sonné le glas qui endeuille nos cœurs, fréquemment ma pensée s'est reportée vers ce calme et sûr asile que ménage aux studieux de tous les pays du monde, derrière le chevet de la basilique géante, la *Biblioteca Apostolica Vaticana*.

Nicolas V lui a donné ses chartes de naissance. Fulvio Orsini l'enrichit de legs précieux, lui qui voulait que ses livres et manuscrits devinssent, aux érudits de l'avenir, d'aussi aimables compagnons qu'ils avaient été pour lui-même.

Lorsque Mgr Achille Ratti fut désigné pour exercer les fonctions de préfet de la Vaticane, il avait déjà une solide expérience du métier de bibliothécaire. Ceux qui fréquentent, à Milan, l'Ambrosienne peuvent se reporter à ce *Guida sommaria* qui parut, en 1907, sous la signature d'Achille Ratti. Mais, dans cet immense dépôt qu'est la Collection Apostolique, la diligence toujours en éveil de l'humaniste et du laborieux qui recueillait la lourde succession du Père Ehrle allait faire florès.

On se plaît à évoquer, parmi les dos de livres aux reliures fauves, au milieu de ces parchemins dont brille l'or des armes pontificales (la tiare et les deux clefs), la silhouette un peu trapue de celui qui ne devait guère quitter sa préfecture vaticane que pour les charges les plus élevées de l'Eglise militante.

Nulle « librairie » n'est, au demeurant, plus accueillante que celle-là, où se coudoient frocs et vestons, les culottes de golf et les bures monacales. Point de ces garçons rogues, qui ne vous apportent qu'en rechignant le manuscrit ou l'incunable souhaités. Une familiarité tempérée de respect, l'atmosphère d'un cloître et d'un scriptorium, un air de soleil et des sonneries de cloches : tel est le souvenir infiniment précieux que je conserve d'un trop bref séjour à la très romaine et très catholique Cité des Livres.

Le port du masque

Ainsi donc, des édiles pleins de zèle et d'une bonne volonté qui se manifeste à contre-temps se piquent de ressusciter, avec le port du masque, Carnaval-Roi. Pitoyable dessein! L'expérience est faite. Carnaval est mort; et nul ne doit songer à regretter son trépas.

En vérité, nous vivons, aujourd'hui, des heures trop sérieuses pour que licence nous soit donnée de faire, sous des oripeaux, les grimaces du clown. Je ne prêche pas ici la grande pénitence chère aux docteurs Tant-Pis. Je m'insurge, au contraire, de toutes mes forces, contre la psychose de démission et l'envahissement, par le noir cafard, du jardin secret. Encore faut-il que la réaction ait quelque chose de tonique.

Le Carnaval, avec ses puérités assez grosses et ses plaisanteries anonymes, représente, dans l'échelle de valeur des divertissements collectifs, quelque chose de « pas franc ». Se livrer sous le masque à ce jeu de « l'intrigue » irresponsable, c'est faire preuve d'une forte dose de lâcheté. Nous défendons la morale des yeux clairs. Et si j'ai quelque chose à te dire, je n'y vais pas par les quatre chemins de la semaine du Mardi-Gras.

Pour le surplus, le déchaînement des passions politiques, des conflits idéologiques, risque de dépasser un tel degré de paroxysme que le maieur est bien imprudent qui autorise, dans sa bonne ville, les mascarades des partisans. Il faut être, aujourd'hui, pour ou contre. C'est un mal. Nous n'y pouvons rien. Toute nuance est abhorrée. La violence est érigée en dogme. Alors, si les Belges ne s'aiment pas, ne s'aiment plus, est-il expédient, on le demande, d'encourager les pires instincts de l'insulte ou de la délation?...

« A bas les masques! » : telle devrait être la consigne. Car le bal masqué sévit, hélas! en d'autres temps qu'à la Mi-Carême. Nous regorgeons de faux nez et de réputations en toc. Les loups pullulent. Ils dissimulent, bien plus que de beaux yeux, d'affreux visages. Que chacun combatte à visière découverte. Et laissons le jeu, le jet des confetti à ces vieilles folles d'Anglaises de la Riviera, trop heureuses de réchauffer leurs rhumatismes et leurs enfantillages au soleil artificiel d'une Côte d'Azur pour Agence Cook.

Réponse à Testis

C'est le privilège des collaborateurs de cette Revue de garder, en face d'Anastasie, toute liberté. *Testis* — un *Testis* d'autant plus sympathique qu'il entreprend la défense d'une cause presque indéfendable — a dit, dans le dernier numéro, pourquoi, à son sentiment, l'agitation créée autour du cas Maertens lui paraissait susceptible de compromettre l'unité nationale. Au nom des intérêts supérieurs de la Belgique et se fondant sur la politique

du moindre mal, il adjure les bons citoyens de mettre une sourdine à leur vertueuse indignation.

Présenté sous cet aspect, le plaidoyer signé *Testis* mérite une considération grande. Il est à peu près certain (je m'en suis assuré par le moyen de quelques « sondages » dans les milieux flamands les plus divers) qu'à tort ou à raison, le Dr Maertens est devenu, pour toute une moitié du pays, le porte-étendard, un des symboles de cette fameuse mystique du prestige. Cela étant et sa désignation en qualité d'académicien ayant paru au *Moniteur*, on ne voit pas très bien par quel biais l'autorité gouvernementale pourrait se tirer du très mauvais pas où l'a mise Dieu sait quel Machiavel.

Il reste, pourtant, qu'une erreur politique doit être dénoncée. Quand les anciens combattants descendent dans la rue, ils expriment, fortement, l'indignation légitime du bon patriote qui constate que, vingt ans après la guerre, les béquilles d'un grand mutilé ne valent pas le repos d'un traître amnistié.

Mais c'est sur un autre point que je ferais porter ma brève réplique à *Testis*. Les journaux de ce matin publient le texte assez filandreux d'un manifeste qui se présente sous la garantie collective des chefs de file du flamingantisme officiel. Jusqu'à preuve du contraire, un Kamiel Huysmans, un Van Cauwelaert, un Vermeulen, un Verbist n'ont pas prêté la main au frontisme diviseur. Ils entendent garder à la Belgique son régime unitaire. Mais lisez aussi attentivement qu'il se peut, phrase après phrase, ce manifeste. Et vous serez surpris de constater qu'il y est uniquement fait mention d'une culture « wallonne » et d'une culture « flamande ». Loin de laisser espérer une politique d'apaisement, de conciliation, les signataires du Compromis d'Anvers vont plus loin qu'on n'a jamais été sur la route qui bifurque de la séparation administrative. Songez que le Conseil culturel flamand, présidé par le Vice-Recteur de l'Université catholique de Louvain, s'est fait le champion de ce séparatisme qui ose dire son nom au Ministère de l'Instruction publique.

Alors, voici le sens exact de ma réponse à *Testis* :

Nous voulons bien faire une dernière (!) concession si le jeu en vaut la chandelle. Que s'il fallait encore avancer d'un pas pour mieux sauter, non! non! et mille fois non!...

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas

II. — Pour le Congo belge 25 belgas

III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique en Equateur 25 belgas

IV. — Pour tous les autres pays 28 belgas

Aux Jardins de l'Infante.

Acante et Sylvie

Avec privilège du Roy, donné la surveillance à Bruxelles, et approbation du docte chanoine Zegerus van Hontsum, censeur des livres, Henry Aertssens, marchand-libraire et bourgeois de la ville d'Anvers, achevait d'imprimer, le 6 octobre 1633, et se hâtait de mettre en vente un livret intitulé : *Plaintes d'Acante et autres œuvres du s^r de Tristan*, dont il ne subsiste dans les collections publiques, aujourd'hui, qu'un seul exemplaire, précieux à la Bibliothèque Mazarine. Il y avait de bien jolies choses dans ce recueil sorti par fortune de presses flamandes, puisque l'on y voyait entre autres le *Promenoir des deux Amants*, une des plus délicates et gracieuses merveilles du lyrisme français au grand siècle. Le frontispice gravé par Vorsterman montrait le tendre Acante aux pieds de l'insensible Sylvie, sa bergère, dont l'honnête sévérité, qui « met superbement des épines à l'entour des roses » — ainsi s'exprime l'« avertissement à qui lit » — fait le sujet de ces plaintes; et l'un des premiers feuillets encadre dans une composition curieuse le portrait de la cruelle, au-dessous duquel s'inscrit un galant quatrain à la louange de « ce bel objet ».

Peut-être prendra-t-on quelque intérêt aux circonstances qui avaient conduit aux Pays-Bas un poète en qui M. Pierre Camo, poète excellent lui-même, n'hésite point à reconnaître le plus grand lyrique de son temps et le maître alors sans rival de l'élegie amoureuse.

* * *

Né au château du Solier, dans la Haute-Marche, en 1601, Tristan L'Hermite pouvait se dire « d'une assez bonne maison », s'il descendait, comme l'assure une tradition, du prédicateur de la première croisade. Sa mère, Elisabeth Miron, portait un nom fameux dans la Faculté : les rois de France, de Charles VIII à Henri III, n'avaient été purgés et saignés que par des Miron. Peu d'enfances et de jeunesses furent plus accidentées que les siennes. Page du fils d'Henri IV et d'Henriette d'Entragues (1), il fut nourri dans cette cour peu sévère où, en dépit de la reine scandalisée — « votre grosse banquière », disait la favorite à son royal amant, — mais selon la mode française du temps, le roi avait décidé que seraient élevés ensemble ses enfants légitimes et ses bâtards, tout « le troupeau » de Saint-Germain (2). Il s'était signalé de bonne heure par son humeur indocile et bouillante, la rage des cartes et des dés, mille espiègeries dignes du fouet, mais aussi par une passion de lire, une mémoire merveilleuse qui faisait de lui « le vivant répertoire des romans et des contes fabuleux », et par un goût très vif pour la peinture, la musique, la poésie. Une sottise querelle avec un passant, distrahit à son exemple, qui l'avait heurté par mégarde, lui met l'épée à la main, l'emporte furieusement jusqu'au meurtre, et le voilà prenant le large : il a quatorze ans! Son odyssee le conduit en Angleterre, en Ecosse, en Norvège, Au retour, on le voit lecteur du vieux Scévole de Sainte-Marthe, secrétaire du marquis de Villars, puis du duc de Mayenne, dont il rédige les billets doux. Dans l'entre-temps, jaloux de la gloire du Tasse, il se coupait

(1) Gaston-Henri de Verneuil, né le 4 novembre 1601; il sera duc et pair et évêque de Metz.

(2) LOUIS BATIFFOL : *Vie intime d'une Reine de France au XVII^e siècle : Marie de Médicis*.

la gorge avec un écolier bordelais qui s'entêtait pour la précellence de Virgile. En 1620, le Roy passant par Blaye hume avec satisfaction l'encens rimé du « page disgracié » : le lendemain Tristan était de la suite royale.

Il n'en fut pas longtemps. Donné par Louis XIII à son jeune frère, il allait désormais s'attacher à la fortune agitée du piètre Gaston d'Orléans. Dix années s'écoulaient durant lesquelles le gentilhomme insoucieux de sa charge se montre moins assidu au Luxembourg qu'à la *Pomme de Pin*, menant joyeuse vie dans la société de poètes et de comédiens. Le gros Saint-Amant, prince des goinfres, Nicolas Faret, probablement Théophile, sont de ses amis. Les vers amoureux qu'il multiplie soupirent d'une même ardeur pour ses propres Philis et pour celles des grands seigneurs qui recourent à sa muse; car il faut bien qu'un rimeur impécunieux se fasse, et Tristan restera toute sa vie malgré qu'il en aie, « débiteur de poulets ». Ses rimes commencent d'ailleurs à se faire estimer. Il publie son premier ouvrage : *La Mer*, dédié à Monsieur, frère du Roi.

Cependant, la Journée des Dupes (11 novembre 1630) ayant affermi la puissance du Cardinal, Gaston quitte une seconde fois le royaume et gagne la Lorraine. La reine-mère Marie de Médicis prend, peu après, le chemin des Pays-Bas et s'installe à Bruxelles, où les plus grands honneurs l'accueillent. Hébergée d'abord au palais de Caudenberg, elle s'établit bientôt à l'hôtel d'Alexandre de Henin, duc de Bournonville, aujourd'hui l'hôtel de Merode, rue aux Laines.

A l'antique abbaye de Remiremont habitait, avec beaucoup « des plus nobles et gentilles damoiselles du pays », la princesse Marguerite de Lorraine, sœur du duc Charles. Déjà, en 1629, lors d'un premier exode et comme elle avait quinze ans à peine, Gaston l'avait vue et s'était hâté d'oublier pour ses beaux yeux Marie de Gonzague. Il se mit en devoir, incontinent, de reprendre ses assiduités. Tristan, qui avait suivi son maître, l'accompagna maintefois dans ses visites à l'abbaye, dont les gracieuses pensionnaires, qui portaient sur la tête « une petite enseigne qu'on appelle un mari », avaient pour dévotion particulière — dit la *Gazette* — de « se vouloir marier ». La galante jeunesse de France n'avait garde d'y perdre son temps; de jolies compagnes de la princesse furent à Tristan l'occasion de maints vers langoureux.

Quand Gaston, ayant épousé Marguerite au mépris des menaces du Roi, dut, en 1632, rejoindre sa mère à Bruxelles, Tristan fut encore du voyage. On était en janvier. Monsieur « traversa le Luxembourg avec sa maison — racontent ses *Mémoires* — non sans beaucoup d'incommodité, à cause des mauvais logements des Ardennes ». Arrivé à Bruxelles avec une suite de cent cavaliers, le reste de son train l'ayant précédé, il y fut reçu comme sa mère avec pompe, logé au Palais dans les fastueux appartements du feu archiduc Albert, et royalement défrayé par l'Infante. Ses gentilshommes, dont Tristan, furent les hôtes fêtés d'Isabelle. « Ils étaient, pour les dames belges, — dit un de nos historiens (1) — les représentants de cette société choisie et polie que les romans à la mode du jour leur avaient fait entrevoir, et ils leur apparaissaient comme les initiateurs de ce monde nouveau qu'elles n'avaient vu qu'en rêve. » Elles allaient vivre l'*Astrée*! « La noblesse belge entraînée ouvrait au large ses hôtels; ce ne sont que concerts, bals, collations, courses en traîneaux, fêtes de nuit et de jour. Bal chez le comte de Grimberghe, bal chez le comte de Lalaing, grand dîner chez Baradas, réceptions chez le prince de Chimay, chez la comtesse Jean de Nassau, fêtes partout (2). » Jamais Bruxelles ne fut aussi brillant.

Gaston était marié de la veille; cela ne l'empêcha point de se

(1) PAUL HENRARD : *Marie de Médicis dans les Pays-Bas*.

(2) VOIR MARIE DE VILLERMONT : *l'Infante Isabelle*, t. II; *le Duc et la Duchesse de Bournonville et la Cour de Bruxelles*.

déclarer aussitôt le serviteur de dona Bianca Coloma, une des filles de l'Infante et des plus belles personnes de la cour. Bientôt, écrit l'excellent biographe de notre poète, M. Bernardin, qui me sert de guide (1), « toutes les filles d'honneur eurent un galant français ». Elles en recevaient les soins tous les jours, mais à l'espagnole, « ne se voyant — au dire des *Mémoires* de Gaston — que par une jalousie fort haute d'où il serait très difficile de se faire entendre », car l'Infante veillait sur la vertu de ses menines.

Tristan ne dut pas être le dernier à s'élire une bergère, ou plusieurs : de ses odes, stances, madrigaux, épîtres et sonnets roucoullants, combien peut-être perpétuent le charme anonyme d'une beauté flamande ou castillane, brune ou dorée, de la cour de Bruxelles!

Ces galanteries furent interrompues, en mai, par l'absurde et funeste équipée qui devait conduire Gaston devant Castelnaudary et coûter la tête au maréchal de Montmorency, son complice, pris les armes à la main. Il fallut dire adieu à la cour d'Isabelle. « L'Infante ne se contenta pas d'avoir si bien fait l'honneur de sa maison durant quatre mois; elle voulut continuer à Monsieur et aux siens les effets de sa générosité et de sa magnificence jusques à son départ. Il n'y eut prince, seigneur, ni aucun officier principal qui ne recût son présent ou de pierreries, ou de chaînes d'or, avec la médaille du roi d'Espagne (2). »

Gaston dut dire adieu à la belle Coloma; il l'assura galamment « que sa passion ne le quitterait point, encore qu'il fût contraint de se séparer d'elle »; mais il était court de mémoire.

La séparation ne se prolongea guères. Monsieur s'achemina bientôt, une fois de plus, vers Bruxelles, où il se retrouva en novembre 1632. Soirées, réceptions, dîners, la vie mondaine se réveille. Gaston prend feu pour la fille aînée du duc de Bournonville, M^{lle} de Hénin, spirituelle autant que belle, qu'il nomme « sa sœur ». Le favori Puylaurens venait de courtiser la princesse de Phalsbourg, Henriette de Lorraine, sœur de Madame, et, soumis à ses lois, portait du côté du cœur un nœud bleu, traversé par le milieu d'une petite épée, avec cette inscription : *Fidélité au bleu mourant*. Le volage foula ses couleurs pour afficher outrageusement celles, le « galant vert », de M^{lle} de Chimay, fille du prince de Chimay et cousine-germaine de M^{lle} d'Arschot, dont il sera bientôt question. « Belle, séduisante, hardie, coquette (3) », elle l'avait foudroyé. C'est de « cette merveilleuse M^{lle} de Chimay » (Marigny) que Voiture trace le portrait dans la lettre qu'il adressait de Madrid à M. de Puy-Laurens le 13 mars 1633. C'est probablement pour elle que Tristan composa les stances intitulées *Les Louanges du Vert*, un des morceaux qui suivent les *Plaintes d'Acante*. Isabelle de Chimay avait une sœur cadette, Anne, M^{lle} de Beaumont, dont la gorge fut louée par Tristan selon le goût contemporain, un peu ridicule aujourd'hui, dans ce billet : « Parmi tant de beautés qui sont différentes, on en aperçoit deux sur votre sein qui sont égales, et que l'on peut appeler en particulier Beaumont comme vous. »

Le jeu aussi fait rage : Monsieur joue, toute la noblesse joue; notre Tristan, n'en doutons pas, joue. Un soir, chez le duc de Bournonville, Gaston gagne au duc de Lermé deux mille patagons, et Puylaurens cinquante-trois mille au duc de Marze; en vain la Gouvernante essaie d'arrêter ces folies. Les querelles et les duels se multiplient, et c'est à Lacken généralement que l'on va sur le pré.

Tristan avait fidèlement suivi Gaston en Languedoc; il revint aux Pays-Bas avec lui. Il écrivait de Bruxelles à son frère Jean-Baptiste L'Hermite : « Il ne faut pas que je m'éloigne de Mon-

sieur; il m'a témoigné quelque bonne volonté dans son bonheur, et je m'estimerais bien lâche si je l'abandonnais dans ses disgrâces. Il m'était permis, avant de m'y donner, de faire choix d'un autre maître. Mais aujourd'hui je ne dois plus avoir de volonté ni de vie que pour les immoler à ses intérêts, et pour suivre partout sa fortune. » Cela ne manque pas de noblesse; reconnaissons le poète qui disait à la Fortune :

Toi qui règues partout, excepté dans mon âme!

* * *

Tandis que son maître reprenait les intrigues politiques qui donnaient tant d'embarras au gouvernement de l'Infante, Tristan préférait sans doute galantiser. Il mit à profit ce deuxième séjour pour achever les *Plaintes d'Acante* qui, présentées à la « jeune Merveille » qu'elles nommaient Sylvie, ne lui déplurent point :

Elle trouve en mon stille une douceur extrême,

assure le poète : « à ma gloire elle dit mille choses ».

Le poème compte soixante-treize septains hétérométriques. Accablé des rigueurs de sa dame, le berger Acante s'y désole sur un rocher, supplie la cruelle de considérer un peu ce qu'elle dédaigne, vante son père illustre par la valeur, « combattant pour sauver la liberté de nos autels » et, par sa mort, acquérant « des honneurs immortels ». Il se montre lui-même suivant avec ardeur les traces paternelles. Il invite l'inhumaine à visiter avec lui un parc magnifique où l'on a reconnu les jardins du palais de Bruxelles, lui promettant

Un grand bassin de cèdre artistement gravé

et une corbeille d'osier, « unique en sa rare manière » et relevée « d'entre las curieux », qu'elle remplirait de fleurs et de fruits. Il lui montrerait un nid de tourterelles, le rucher, l'étang, le dédale construit il y a vingt ans par Salomon de Caus. Mais tout cela n'est qu'un rêve :

Mon âme à qui les maux sont si fort ordinaires,

Parmy ses desplaisirs, se flatte vainement

De ces douceurs imaginaires.

Jamais Acante n'aura cette douce visite. Tout ce qu'il possède n'est rien, thème inusable, puisque Sylvie lui manque. Il soupire, pleure, se lamente nuit et jour et, s'il s'endort enfin, Morphée s'ingénie à le persécuter de tristes songes, où tantôt il se donne la mort et tantôt l'enfoncé, d'une épée furieuse, au cœur d'un rival triomphant. La nature entière est sensible à sa peine. En vain un berger « subtil à guider le pinceau » — et ce fut, croit-on, Nicolas van der Horst, élève de Rubens — a-t-il pour lui portraituré Sylvie : l'image tient-elle lieu du modèle? En vain Cloris, sa parente, « une nymphe d'esprit », — et c'est Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, maintenant marquise de Vardes, réfugiée elle aussi à Bruxelles, qui, d'un trait de ses yeux, fit « autrefois languir un des plus grands des Dieux », l'inflammable Béarnais (1) dont la veuve lui garde une dent de lait, — en vain Cloris l'engage-t-elle à renoncer à sa tendre folie, à chasser de sa mémoire l'ingrate Sylvie,

(1) Elle avait eu de lui en 1607 Antoine de Bourbon, comte de Moret, disparu mystérieusement après Castelnaudary. S'étant « remise à faire l'amour, tout de nouveau », elle avait épousé en 1617 René du Bec, marquis de Vardes, qui, nous dit Tallemant, « se laissa attraper ». « L'antique dame de Maret » — ainsi la nomme la gazette de Jean Loret — mourut à Vardes, en 1651, « empoisonnée par mégarde et sans y penser », si l'on en croit les *Historiettes*, (t. I.) « On soupçonna le mari qui avait envie d'épouser « une « demoiselle de bon lieu » qu'il avait retirée chez lui ».

(1) N.-M. BERNARDIN : *Un précurseur de Racine : Tristan L'Hermite, sieur du Solier*.

(2) *Mémoires* de Gaston d'Orléans.

(3) MARIE DE VILLERMONT, *loc. cit.*

Ce marbre que les feux ne sauraient reschauffer,

Acante s'obstine à ne point guérir d'un mal si cher et jure de supporter jusqu'au dernier souffle « les lois de son cruel Empire ».

Ce poème un peu fané, non exempt de fadeur et qu'il est permis aujourd'hui de juger longuet, « plut beaucoup, — écrit M. Bernardin — étant tout à fait dans le goût de l'époque ». Il avait quelque afféterie, mais aussi de la grâce, nombre de vers harmonieux, élégants et alanguis, de stances souples et pleines, heureusement balancées. L'imitation constante d'Honoré d'Urfé s'y combine avec celle d'Ovide, et, dans ses curieuses *Annotations*, le poète se complait, un peu vain de sa lecture, à y relever les traces nombreuses de l'antiquité grecque et latine.

Pour quel berger, aux pieds de quelle bergère Tristan soupirait-il ainsi par procuration ?

On se flattait naguères d'avoir reconnu l'inexorable pastoure dont il proclame, outre les « vertus rares » et les « beautés merveilleuses », la « grande naissance ». Sylvie n'était autre que « mademoiselle d'Arshot la jeune », fille de Philippe-Charles, prince d'Arenberg et du Saint-Empire, duc d'Arshot et de Croy, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'Or, qui, député à Madrid par les Etats-Généraux pour obtenir de Philippe IV les pleins pouvoirs qui permettraient de négocier la trêve avec les Provinces-Unies, partit de Bruxelles peu de semaines après la publication des *Plaintes d'Acante*, fut accueilli gracieusement à Madrid, puis arrêté sur l'ordre du Roi, accusé de conspiration, transféré dans la forteresse de Pinto, et mourut en 1640, sans avoir pu recouvrer sa liberté.

« M^{lle} d'Arshot — écrit M. Bernardin — méritait sans doute par sa froideur de porter le nom de cette insensible Sylvie, dont la rigueur est cause, dans l'*Astrée*, de l'enchantement de la Fontaine de Vérité d'amour; car, insensible aux plaintes d'Acante et de ses autres soupirants, elle ne se maria point. » Anne d'Arenberg le méritait, soit; mais sur quoi se fonde-t-on pour s'assurer qu'elle le reçut? On invoque ceci: sur un exemplaire du rarissime portrait de Sylvie, dont il fut question plus haut, une ancienne note manuscrite indique que Sylvie était « Mademoiselle d'Arshot la jeune ». Cet exemplaire, feu Henry Hymans, conservateur de la Bibliothèque royale, l'a vu et il en a fait part à M. Bernardin. Où se trouve-t-il? A qui fut ce portrait? De quelle main serait la note et de quelle ancienneté? Mystères. On s'étonne, en vérité, que sur une base si fragile M. Bernardin ait pu, ne fût-ce qu'un moment, asseoir une certitude.

Grâce à M^{lle} Eugénie Droz, docteur ès-lettres, voici que s'éclaire enfin ce coin de la petite histoire littéraire. Il l'eût été plus tôt, si le savant helléniste et bibliophile bruxellois, qui recelait dans sa riche *librairie* la solution du problème, eût été plus curieux de ses trésors ou moins jaloux de se les réserver. Dispersée après son décès au vent des enchères, la bibliothèque de M. Alphonse Willems possédait, en effet, le précieux manuscrit des *Plaintes d'Acante*, tel que le poète en fit hommage à l'héroïne, avant de le publier. « Tout en lui — nous dit M^{lle} Droz, qui l'eut récemment entre les mains et fut autorisée à le photographier — est raffiné, charmant, né de l'amour. C'est un joyau délicat, dont les siècles ont à peine fané la couverture de satin bleu pâle, brodé de fil d'argent, et les tranches dorées. Les gardes de soie couleur rose, le vélin poli, les miniatures ont conservé leur fraîcheur, et les vers de Tristan, la douce harmonie qui peut encore émouvoir (1). »

Le manuscrit s'ouvre par une épître dédicatoire « à très belle et vertueuse damoiselle Eléonore-Fébronie, comtesse de Ber-

ghé », à qui « ces plaintes... appartiennent légitimement puisque ce sont les effets d'une passion » dont elle est « aujourd'hui la plus belle cause » (1).

Surmontées de la couronne comtale, les initiales d'Eléonore de Bergh « ornent la couverture de soie, et ses armes figurent sur le premier feuillet de vélin qui sert de titre au recueil. Le verso du deuxième feuillet est une superbe miniature: au centre, le portrait de Sylvie, couronnée de roses et portant la houlette sur l'épaule gauche. La femme est toute jeune, grassouillette; les courts cheveux blonds et frisés encadrent un visage décidé, trop décidé peut-être, à peine souriant. Le corsage très ouvert laisse voir les seins; la robe bleu vif est retenue sur les épaules par des nœuds de velours rouge. Ce médaillon est encadré, à gauche, par des bergères avec leurs houlettes enrubannées et leurs troupeaux; à droite, par des chasseresses, accompagnées d'un grand lévrier noir, qui maintiennent sur la tête de la jeune fille une couronne de fleurs » (2). Autour du médaillon, cette inscription: *L'honneur animant la beauté*; au sommet de la miniature une banderole déploie cet alexandrin:

La parfaite Sylvie est l'honneur des forêts.

Eléonore-Catherine-Fébronie de Bergh était de « grande naissance »: fille de Frédéric, comte de Bergh (3) et du Saint-Empire, chevalier de la Toison d'Or, gouverneur et capitaine-général du duché de Gueldre, un des chefs de l'armée de siège devant Ostende, et de Françoise de Ravenel, dame d'honneur de l'Infante; petite-fille de Guillaume III, comte de Bergh et du Saint-Empire, et de Marie de Nassau, l'aînée des sœurs du Taciturne, dont il avait abandonné la cause trop longtemps servie. Elle se trouvait ainsi nièce à la mode de Bretagne des irréconciliables adversaires de la puissance espagnole aux Pays-Bas, Maurice et Frédéric-Henri de Nassau, stathouders successifs des Provinces-Unies, et nièces de ce comte Henri de Bergh qui, après avoir acquis du renom dans les plus hautes charges civiles et militaires, ourdissait à cette heure avec Warfusée la trahison qui, jointe à ses mœurs dissolues, le déshonore dans nos annales.

Orpheline dès l'enfance et sans biens, Eléonore avait été confiée par son père à l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, « qui était alors comme l'azyle de la religion en ce pays et l'école de la vertu la plus belle qui fust dans le monde » (4). Si, devant sa peinture, on s'étonne un peu des louanges dithyrambiques prodiguées par le poète aux « merveilles » de sa beauté, force est de reconnaître l'unanimité des contemporains dans cet hommage. Gaston d'Orléans, qui la vit dans sa fleur à la cour de Bruxelles, témoigne que « sa beauté avec sa bonne grâce méritait bien qu'elle eût plusieurs adorateurs »; et longtemps après, au fort de la Fronde, sa beauté, nous assure le cardinal de Retz, « bien qu'un peu effacée, était toujours très brillante ». On ne s'accorde pas moins à louer en elle la noblesse du caractère, la justesse de l'esprit, surtout « une vertu sans tache », peu commune chez les galantes amazones guettées par Tallemant, auxquelles devaient la mêler

(1) Les *Plaintes d'Acante* renferment, dans le manuscrit, deux stances: *Les soins qui m'ont nourri dans l'imitation* et *Si le ciel m'abandonne à des malheurs si grands*, qui ne se trouvent pas dans le poème imprimé. En revanche, trois stances imprimées manquent dans le manuscrit: les 21^e, 23^e et 24^e, où Tristan décrit certains agréments des jardins du palais. On relève en outre, dans l'œuvre livrée à l'impression, maintes variantes.

(2) EUGÉNIE DROZ, *loc. cit.* M^{lle} Droz nous y donne de belles photographies de la couverture, du titre et de la miniature. C'est ce portrait, attribué dans le catalogue Willems à Nicolas van der Horst (1598?-1646), élève de Rubens que décrit la cinquante-neuvième stance du texte imprimé des *Plaintes d'Acante*.

(3) Bergh-en-Zutphen, dans le duché de Gueldre.

(4) Jacques Biroat, docteur en théologie de l'Ordre de Cluny, conseiller et prédicateur du Roy: *Oraison funèbre d'Eléonore-Catherine-Fébronie, duchesse de Bouillon*, prononcée dans l'église de Saint-Taurin d'Evreux, où son corps reposait, en 1658, au jour anniversaire de sa mort.

(1) EUGÉNIE DROZ: *Le Manuscrit des PLAINTES D'ACANTE, de Tristan L'Ermite*. Chez l'auteur, 25, rue de Tournon, Paris, 1937.

bientôt les péripéties d'une vie agitée, et qui lui donna partout où elle parut un si rare ascendant (1).

Aussi pieuse qu'enjouée, douce et vive à la fois, sage non moins que résolue, parfaite en tout point s'il ne lui eût manqué — mais en croira-t-on le Coadjuteur, expert lui-même en rouerie? — un rien de sincérité. La foi la plus humble et la plus fervente n'amortissait point dans cette âme énergique une ambition remuante et prête aux coups d'audace : de l'une et de l'autre elle multipliera les preuves.

Elle épousa, le 1^{er} février 1634, Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, frère aîné de l'illustre Turenne et son assez proche parent, puisqu'il était, par sa mère Isabelle de Nassau, petit-fils du Taciturne. Né dans l'hérésie, en 1605, il avait reçu au baptême les prénoms de ses oncles, les deux stathouders, sous lesquels il avait fait contre l'Espagne ses premières armes et qu'il continuera de servir, puisqu'il tint Maestricht pour le prince d'Orange jusqu'en 1640. Il avait remarqué sa brillante cousine à la cour de Bruxelles, dans l'hiver de 1632, y était retourné l'année suivante, dès lors épris, s'était déclaré promptement (2) et, quoique le galant s'offrit à son élue avec « la physionomie d'un bœuf », amendée de vrai par « la perspicacité d'un aigle », — c'est Retz encore qui signe ce portrait, — il ne l'avait point trouvée cruelle.

A Sedan, toutefois, chez les siens, son choix avait allongé les visages. Fille, sœur, veuve de passionnés zélés de la Réforme, calviniste ardente elle-même, la duchesse de Bouillon pouvait-elle ne point s'offusquer d'une alliance qui renierait le passé le plus glorieux de sa maison et préluderait peut-être au scandale d'une apostasie (3)? Vaines remontrances : l'amoureux tint bon.

S'étonnera-t-on qu'en un temps et sur un sol chauds encore d'une longue mêlée confessionnelle, une fille distinguée d'âme autant que d'esprit, grandie dans l'entourage de la très pieuse Infante et dont on loue, au surplus, la ferveur catholique, ne paraisse pas avoir hésité devant un prétendant étranger, sinon hostile, à sa foi? Le jeune Bossuet s'avancera, certain jour, jusqu'à célébrer en elle une « héroïne chrétienne » et la portera droit au paradis. Mais d'irréconciliables contemporains nous montrent, pour l'instant, une Eléonore très accessible aux convoitises terrestres et fort impatiente de s'embarquer à la conquête d'un haut destin; cette fringante et vertueuse créature ne sera jamais exempte d'arrivisme. Or, voici qu'aspire à sa main l'un des grands — et derniers — féodaux de France, le chef d'une maison souveraine; si mince et précaire que fût une principauté sur laquelle va s'abattre la main de fer de Richelieu, le duc de Bouillon représentait pour l'orpheline un parti magnifique, apparemment inespéré (4).

Ambitieux comme elle animé pour sa race d'une singulière

(1) Comte de Sainte-Aulaire : *Histoire de la Fronde*.

(2) Il se hâta d'autant plus que, d'après Gaston d'Orléans, on parlait à son arrivée « de la marier avec le comte de Bossu ». Eugène de Henin-Liétard, comte de Bossu, épousa Anne-Catherine de Ligne-Arenberg, deuxième fille du prince de Chimay et de Madeleine d'Egmont.

(3) Les sœurs du jeune duc ne durent pas être moins animées que sa mère : l'une, duchesse de la Trémoille, méritera d'être appelée « la papesse des Huguenots »; une autre, duchesse de Duras, mourra, dit-on, des suites du chagrin que lui causa la révocation de l'Édit de Nantes; et Racine put écrire de la cadette, qui resta fille, M^{lle} de Bouillon, « qu'elle aurait mieux aimé voir Turenne sur un échafaud que devenir catholique. » (V. général WEYGAND : *Turenne*.)

(4) Jacques Biroat dit, dans l'oraison funèbre de la duchesse de Bouillon, que « ce prince, qui pouvait justement prétendre d'autres mariages plus avantageux et plus convenables à la grandeur de sa naissance, préféra l'affection qu'il avait conçue pour sa vertu et pour son mérite à toutes ces considérations ». Quant à la duchesse, « elle avait de très grands sentiments de révérence et d'affection pour cette illustre famille dans laquelle elle était entrée, témoignant dans toutes les occasions qu'elle estimait et sa personne et sa maison infiniment honorées par cette glorieuse alliance. » (*Sermons des Vestures, Professions religieuses et Oraisons funèbres presches* par M. Jacques Biroat, Paris, chez Edme Conterat, 1678).

volonté de puissance, l'héritier d'Henri de La Tour d'Auvergne (1556-1623), du factieux infatigable en qui le Cardinal avait reconnu « le démon incarné de la sédition », avait été voué de naissance, par l'exemple paternel, aux cabales et aux complots : il appartenait d'avance à la Fronde. Son « ambition démesurée » était servie par « une capacité égale à son ambition » (1). Supérieurement doué pour la guerre non moins que pour la politique, il paraissait promis par un passé brillant à de plus éclatants lendemains.

Que restait-il, à cette heure, de sa foi calviniste? Il ne l'avait point reniée, car le mariage précéda l'abjuration, mais il s'acheminait déjà secrètement vers l'Eglise dont son père et son aïeul avaient déserté le giron. Que de présages de ce retour! « Il racheta un jour — dit Biroat — le Saint-Sacrement de l'autel des mains de quelques soldats hollandais, pour le remettre entre les mains des prêtres, ayant emprunté pour ce commerce sacré une somme considérable. Une autre fois, il délivra quelques religieuses de la violence de certains cavaliers hérétiques, qui voulaient attenter à leur pudeur, jusque-là qu'il tua de sa propre main un de ceux qui s'opiniâtrèrent davantage à ce sacrilège dessein, sacrifiant ainsi ce sang coupable au sang précieux du Sauveur, qu'il considérait dans ces filles consacrées à sa gloire. »

Si l'on en croit un biographe anonyme, qui semble avoir touché le prince de près (2), la Compagnie de Jésus — où ne trouve-t-on point Loyola? — eut une assez grande part à l'événement : c'est un jésuite travesti qui, à La Haye, l'entretint pour la première fois de religion; vivement frappé, le jeune homme sollicita d'autres entretiens ensuite desquels, pleinement éclairé, il prit son parti et s'en fut tout exprès à Liège où le P. Petresens, autre jésuite, reçut son abjuration. Puis, il revint à Maestricht, dont il était gouverneur, sans que personne, hormis trois ou quatre confidents, eût pénétré le secret de son absence. Il avait vingt-huit ans, nous dit le narrateur, lors de la première conférence; c'est à cet âge qu'il se maria, et nous savons qu'il abjura dans l'année.

De cet admirable retour au bercail romain, Bossuet comme Biroat glorifieront Dieu d'abord, ainsi qu'il sied; mais ils ne laisseront pas d'en faire honneur et mérite aussi à l'épouse « choi ie pour remettre la vraie foi » dans l'antique maison d'Auvergne. Il est naturel et juste, en effet, de penser qu'en accordant sa main au religionnaire près de fléchir, la pieuse Eléonore de Bergh ait généreusement assumé la charge apostolique de seconder dans une âme chère l'action de la grâce et se soit promis d'y hâter son triomphe. Le duc s'était mis « en route » sans elle; il n'arriverait qu'avec elle et sous sa tendre garde au terme du voyage.

* * *

Epoux de Sylvie, Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne fut-il aussi son Acante? Oui, répond sans hésiter M^{lle} Eugénie Droz, qui résout un peu précipitamment, ainsi qu'on le verra, ce menu problème de la petite histoire littéraire.

Tristan L'Hermite nous a laissé, touchant le soupirent des *Plaintes*, deux brèves indications, l'une, dans l'*Avertissement à qui lit*; l'autre, plus précise, dans les *Annotations*. Acante, dit la première, est « un cavalier de mérite et de condition qui, sorti d'un père illustre pour la valeur, s'est toujours nourri de l'ambition de l'imiter ». « Il est, dit la seconde, fils d'un grand guerrier, et qui a donné des preuves de sa valeur jusqu'à mourir pour la défense de sa patrie et de sa religion. » Ces derniers mots

(1) VICTOR COUSIN : *Madame de Longueville*.

(2) *Discours sur la vie de Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne et sur les Mémoires publiés par M. de Langlade*.

annotent la septième strophe du poème, où Acante s'exprime ainsi sur le « pasteur » dont il est issu :

*Lorsqu'un nuage épais de Monstres furieux
Vint dessus nos troupeaux faire tant de ravages,
On lui vit employer son bras victorieux
A dissiper ces grands orages,
Combattant pour sauver, avec nos pâturages,
La liberté de nos Autels;
Il acquit, en mourant, des honneurs immortels*

A ce signalement M^{lle} Droz crut reconnaître Henri de La Tour d'Auvergne, père de Frédéric-Maurice. Elle découvre, en effet, « un excellent commentaire » de ces lignes dans les *Mémoires* de Langlade sur la vie de Frédéric-Maurice, où l'auteur, « parlant de la fin d'Henri de La Tour d'Auvergne », écrit :

« Mais, après avoir échappé à une infinité d'occasions périlleuses depuis cinquante ans qu'il faisait la guerre, son armée et celle des ennemis étant en présence à Sulsbac, en Allemagne, il fut emporté d'une volée de canon tirée presque au hasard, dans un lieu où l'on dressait une batterie. Il reçut le coup au milieu du cœur, dans l'instant qu'il arrêtait son cheval pour parler à Saint-Hilaire, lieutenant de l'artillerie. »

Salzbach... une volée de canon... en plein cœur... Saint-Hilaire... Vous vous frottez les yeux? Eh non! vous n'avez point la berlue. C'est bien la lettre fameuse où M^{me} de Sévigné raconte à sa fille la mort d'Henri de La Tour d'Auvergne; mais ce défunt n'est point le père de notre Frédéric-Maurice, car il s'agit de M. de Turenne, maréchal-général des camps et armées de France, son glorieux cadet, fauché par un boulet autrichien, le 27 juillet 1675. Quant à l'autre Henri, premier duc de Bouillon, il avait rendu l'âme, à Sedan, depuis plus d'un demi-siècle, soit le 25 mars 1623, à la mode commune, dans son lit. Transfuge intéressé de Rome (1), le gendre du Taciturne était mort dans la foi de Genève : admettra-t-on jamais que « nos troupeaux et nos autels », dont le salut réjouit Acante aux pieds de la catholique Sylvie dans les jardins de l'Infante, avec l'approbation canonique de Zegerus van Hontsum, puissent être ceux de l'hérésie? En vérité, la méprise de M^{lle} Droz paraît ici doublement lourde.

Ne renonçons point, toutefois, à démasquer Acante. Gaston d'Orléans va nous prêter son aide. Rapportant les incidents qui marquèrent son premier séjour à Bruxelles, avant Castelnaudary, il dit dans ses *Mémoires* :

« Le comte de Buquoy s'était déjà déclaré serviteur de mademoiselle de Bergues; mais sa beauté avec sa bonne grâce méritaient bien qu'elle eût plusieurs adorateurs. Le comte de Brion (2) fut l'un des premiers, lequel, d'ami qu'il était du comte de Buquoy, ne put s'empêcher de devenir son rival et de se brouiller avec lui, ce qui les aurait obligés d'en venir aux mains si leurs soins n'eussent été reçus de leur dame avec une pareille indifférence. Elle était déjà en pourparler de mariage avec le duc de Bouillon auquel elle réservait toutes ses faveurs, s'étant congédiée aussitôt de la cour de Bruxelles pour aller terminer cette affaire. »

Le voici, cette fois, incarné dans Bucquoy, l'amant noir et malchanceux qui lamente les *Plaines*; voici réellement le personnage requis par les stances de Tristan, celui dont la cruelle

Bergère se montre « indifférente à tous ses services » et lui donne sujet d'appréhender « qu'il ne puisse voir réussir les vœux qu'il fait pour cet himénée » (1). Disgrâce mortifiante alors, aujourd'hui — à nos yeux, s'entend — privilège. Où dit-on qu'Eléonore de Bergh fût jamais « inhumaine » à Frédéric-Maurice, qu'elle l'eût fait, ne fût-ce qu'une heure, languir?

Charles-Albert de Longueval, comte de Bucquoy et de Gratzen, baron de Vaux et de Rosenberg, né vers 1606, mourut le 29 mars 1663. Il s'était marié, tôt consolé, presque en même temps que le duc de Bouillon, ayant épousé, le 5 février 1634, Marie-Guillemette de Croy-Solre, fille de Jean de Croy, comte de Solre, baron de Beaufort et de Molembaix, chevalier de la Toison d'Or, et de Jeanne de Lalaing. Il fut inhumé à Farciennes.

Il était fils unique de Charles-Bonaventure de Longueval, baron de Vaux, comte de Bucquoy, né à Arras en 1571, et de Madeleine de Biglia, dont la mère était une Visconti. Navré de seize blessures, ce Bucquoy tomba héroïquement, les armes à la main, le 3 juillet 1626, devant Neuhausel (Hongrie), en combattant à la tête des Impériaux l'armée protestante de Bethlen Gabor. Il avait gagné, l'année d'avant, pour la Ligue catholique, la célèbre bataille de la Montagne Blanche, près de Prague. Sa victoire et sa mort étaient dans toutes les mémoires. C'est un des grands généraux de l'époque et dont Tristan put dire, en toute vérité, qu'en mourant « pour la défense de sa patrie et de sa religion » (2), il s'acquiesça « des honneurs immortels ».

Le jeune comte de Bucquoy répond seul et dans la perfection au signalement d'Acante, fourni par le poète : c'est lui, à n'en pas douter, qui, pour mieux s'exprimer, emprunta dans les *Plaines* la voix harmonieuse de Tristan (3).

Il eut d'ailleurs un autre contact avec l'histoire littéraire. Sait-on que, sous le masque de Myrsile, il survit dans *Artamène ou le Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry? Myrsile y commande, à la bataille de Thybarra, l'aile droite de l'armée de Crésus, roi de Lydie, qui « lâcha le pied » devant celle de Cyrus. Or, cette bataille, minutieusement et très exactement décrite par la romancière des beaux esprits, déguise celle de Lens, où les Espagnols, commandés par l'archiduc Léopold (Crésus), furent mis en déroute par le grand Condé. L'aile gauche de l'armée de l'archiduc y était sous les ordres du prince de Ligne et du comte de Bucquoy (4).

Si la duchesse de Bouillon fit ses délices, autant que M^{me} de Sévigné, des dix tomes de ce roman-fleuve, put-elle se défendre un sourire en revoyant sous les traits de Myrsile déconfit son gémissant Acante, marqué fatalement pour la défaite?

MAURICE DULLAERT.

(A suivre.)

(1) *Sujet des Plaines d'Acante et Avertissement à qui lit.*

(2) V. *Biographie nationale*, V^e, Longueval (Charles-Bonaventure de).

(3) L'hommage du poème dut précéder les fiançailles d'Eléonore : elle n'eût pu l'agréer postérieurement. On est donc fondé à croire, et rien n'y fait obstacle, que les *Plaines* furent composées à l'époque de la rivalité amoureuse des comtes de Bucquoy et de Brion, soit au printemps de 1632, lors du premier séjour du poète aux Pays-Bas. Si le manuscrit, accompagné d'une dédicace, n'en fut pas offert sur-le-champ à la jeune fille, il le fut peu après le retour de Tristan à Bruxelles, soit au cours de l'automne de 1632 ou au début de l'hiver suivant.

(4) Voir dans *La Société française au XVII^e siècle*, par VICTOR COUSIN, t. I, la clef de *Grand Cyrus*, et le récit de la bataille de Thybarra.-Chéruel; *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, t. III. — *Le Grand Cyrus*, t. V, livre III.

(1) Voir la notice de Petitot qui précède les *Mémoires de Henry de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne et depuis duc de Bouillon*. (Collection complète des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. XXXV.)

(2) François-Christophe de Lévis-Ventadour, comte de Brion, duc de Danville en 1648, était premier gentilhomme de Monsieur et l'un de ses favoris. Au moindre danger, sa peur — nous dit Retz — « tournait du côté des litanies ».

Régicides ⁽¹⁾

Charlotte Corday

Quelques années plus tard, le sol français est le théâtre de la plus sanglante des révolutions; elle fut provoquée par les abus criants du régime monarchique.

Si les vilénies et les horreurs de cette tragique époque s'estompent au signe des temps, quelques figures cependant émergent des flots boueux et ont gardé leur éclat à travers les âges.

Parmi elles, la plus caractéristique n'est-ce pas Charlotte Corday, l'« ange de l'assassinat », selon la touchante expression de Lamartine?

Elle est née le 27 juillet 1768 à Saint-Saturnin de Lignerets. Sa famille est noble et son véritable nom est « Anne-Marie-Charlotte de Corday d'Armont ». Elle connut pour les avoir vécus les signes avant-coureurs de la révolte et entendit souffler les vents précurseurs de la tempête.

Son enfance fut paisible, malgré la gêne d'argent qui énervait le foyer familial. A peine âgée de quatorze ans, elle voit mourir sa mère à la naissance d'un cinquième enfant. Mais, en fille aînée, au caractère solidement trempé, elle supporte vaillamment le poids de l'infortune.

Admise à l'Abbaye-aux-Dames, à Caen, elle y reçut une éducation soignée mais très libre. Elle lit beaucoup, du Rousseau, du Voltaire. Dès son jeune âge, son esprit, s'exalte à ces lectures; il conservera l'empreinte de ces philosophies trompeuses.

D'un naturel silencieux et calme, elle communique rarement ses impressions; surexcitation tout intrinsèque qui ne fera que s'amplifier à l'insu de tous pour finir au paroxysme du délire. Sous le voile de la pudeur se cache l'exaltation qui couve... (1).

Son imagination fertile s'empporte aisément, mais elle en arrête aussitôt les élans. A la poésie d'un Racine elle oppose une rigidité cornélienne.

Elle devait être fort jolie si l'on en croit le charmant portrait que trace d'elle sa contemporaine M^{me} de Maromme. « Elle était très grande et très belle, de la plus éclatante fraîcheur. Le tissu de sa peau était d'une rare finesse et l'on croyait voir circuler le sang sous un pétale de lys. Elle rougissait avec une facilité extrême et devenait alors vraiment ravissante. L'expression de son visage était d'une douceur ineffable, ainsi que le son de sa voix. Jamais on n'entendit un organe plus harmonieux, plus enchanteur, jamais on ne vit regard plus angélique et plus pur, un sourire plus attrayant. »

Cultivant les idées avancées de la jeunesse, elle a pour idéal la révolution.

Seul, pense-t-elle, un renversement des choses pourrait donner des jours meilleurs au peuple malheureux dont elle compare la vie pénible aux dérèglements des mœurs de la Cour.

Et l'on comprend pourquoi cette jeune fille, dont l'apparente timidité cachait un orgueil obstiné, put armer sa main d'un poignard criminel.

La fermeture des couvents, par décret du 13 février, l'oblige à rentrer chez son père. Mais, bientôt, elle retourne à Caen, vivre chez une cousine, M^{me} de Bretteville. Là, le profond retentissement qu'avait déjà la révolution dans son esprit et dans son

cœur s'accroîtra de plus en plus. Elle doit, ainsi, abandonner la vocation religieuse et y substitue le culte excessif de la patrie. « Chez M^{me} de Bretteville, écrit Sorel (1), elle étouffait et sortait de sa réserve, seulement sous l'influence d'une idée qui la forçait à parler. Elle devinait, elle connaissait l'hostilité qui l'entourait, l'hostilité pour les tendances qui lui étaient chères. Alors elle se taisait. Quand on lui posait une question, elle avait l'air de « sortir, comme en sursaut, de sa rêverie ». Puis, brusquement frappée par un mot qui l'éveillait, elle s'exprimait avec une éloquence, une manière d'emportement qui la rendait indifférente aux conventions et aux exigences mondaines. Ainsi qu'au couvent où elle taisait son exaltation religieuse qui brusquement éclatait, ses passions se faisaient jour par un mouvement impulsif et irrésistible. »

Elle n'a pas d'objectif déterminé et craint que sa vie ne soit inutile. « Je n'ai compté la vie que pour l'utilité dont elle pouvait être », dira-t-elle. Et elle écrit à M^{me} de Maromme : « Quand on ne peut vivre dans le présent et qu'on n'a pas d'avenir, il faut se réfugier dans le passé et chercher dans l'idéal de la vie tout ce qui manque à sa réalité. »

Souffrant de ne jouer qu'un rôle passif sur la scène politique, elle continue pourtant à suivre avec passion la relation des événements qui deviennent de plus en plus tragiques; elle s'enthousiasme pour les grands orateurs de la Gironde.

En 1792, les deux grands partis de la Convention — les Girondins et les Montagnards — luttent pour obtenir le pouvoir. La violence des uns répond aux excès des autres et Charlotte Corday, qui avait placé son idéal dans la révolution en rêvant au bonheur du peuple, abhorre ce mouvement qui dépasse son imagination.

L'exécution de Louis XVI, qui fut le signe du règne de la terreur, la révolte et la désespère. Dans la lettre qu'elle écrit à M^{lle} Rose Fougéron, le 28 janvier 1793, elle donne libre cours à son émoi et à sa désillusion : « Vous savez l'affreuse nouvelle, ma bonne Rose, votre cœur comme mon cœur a tressailli d'indignation; voilà donc notre pauvre France livrée aux misérables qui nous ont déjà fait tant de mal. Dieu sait où cela s'arrêtera. Moi qui connais vos bons sentiments, je puis vous en dire ce que je pense.

» Je frémis d'horreur et d'indignation. Tout ce qu'on peut rêver d'affreux se trouve dans l'avenir que nous préparons de tels événements. Il est bien manifeste que rien de plus malheureux ne pouvait nous arriver. J'en suis presque réduite à envier le sort de ceux de nos parents qui ont quitté le sol de la patrie, tant je désespère pour nous de voir revenir cette tranquillité que j'avais espérée il n'y a pas encore longtemps. Tous ces hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée; ce ne sont que des bourreaux! Pleurons sur le sort de notre pauvre France.

» Je vous sais bien malheureuse et je ne voudrais pas faire couler encore vos larmes par le récit de nos douleurs. Tous mes amis sont persécutés, ma tante est l'objet de toutes sortes de tracasseries depuis qu'on a su qu'elle avait donné asile à Delphin quand il a passé en Angleterre. J'en ferais autant que lui si je le pouvais. Mais Dieu nous retient ici pour d'autres destinées.

» Le capitaine a passé par ici en rentrant d'Evreux; c'est un homme aimable et qui vous est fort attaché; je l'estime beaucoup pour l'affection qu'il vous porte. Je ne sais où il est à présent. Si vous le revoyez bientôt, rappelez-lui qu'il m'a promis une lettre de M. Vaygoux, votre parent, en faveur de mon frère. Je voudrais quelque jour lui revaloir ce bon office. Nous sommes ici en proie aux brigands; nous en voyons de toutes les couleurs; ils ne laissent personne tranquille; ça en serait à prendre cette

(1) Voir la *Revue catholique* du 10 février.

(2) *Charlotte de Corday*, par Albert-Emile SOREL. Paris, Hachette, 1930.

(1) Opus, cité.

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS
PARTICULIÈREMENT
RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
VINS DE TABLE				
Côtes de Saillac	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie	5.50	5.25	3.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc	5.25	5.15	5.—	4.75
BORDEAUX ROUGES				
Château de Barbe, 1931	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BORDEAUX BLANCS				
** Graves Saint-Hilaire	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
BEAUJOLAIS MACONNAIS				
Beaujolais	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924	16.—	15.25	14.50	13.75
BOURGOGNES				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercrey, 1924	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926	23.—	22.—	21.—	20.—
ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE				
Châteauneuf du Pape	13.—	12.50	12.—	11.25
MOSELLE RHIN				
Niersteiner	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch	26.50	25.—	23.—	21.—
VINS DE LIQUEURS				
Malaga Agulo	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec	15.—	14.25	13.50	12.75
PORTOS				
* Porto Agulo, rouge	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Agulo, blanc	19.—	18.25	17.25	16.25
** Porto Tawny, 1917	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
CHAMPAGNE				
Champagne M. Hemard, extra sec	33.—	32.—	31.—	30.—
VIN MOUSSEUX				
Jean d'Harbley, vin mousseux	15.—	14.25	13.75	13.—

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES

EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90

Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

Nice et la Côte d'Azur

en autocar de luxe

Onze jours : 1.195 francs, tout compris

Départs : 16 février (Corso Carnavalesque à Nice)
12 mars (Bataille de fleurs à Nice)
6 avril (Pâques à Nice).

Bruxelles — Dijon — Grenoble — Nice — Marseille — Avignon
Mâcon — Paris — Bruxelles

EN AUTOCAR DE LUXE AU

Carnaval de Cologne

Départ assuré : 19 février 1939.

Bruxelles — Liège — Verviers — Eupen — Aix-la-Chapelle
Cologne (excursion à Mulheim) — Bonn — Königswinter
Cologne — Aix-la-Chapelle — Liège — Bruxelles

Deux jours 225 francs Trois jours 325 francs

Tout compris

(transport, frais d'hôtel, taxes, services,
passeports et visa)

Croisière en Égypte

du 1^{er} avril au 17 avril 1939.

Croisière organisée sur un luxueux paquebot
« Mohamed Ali el Kebir » (12.500 t.) des lignes d'Égypte.

Cette Croisière comprend un séjour à terre d'une semaine. Elle
permettra donc de visiter complètement les sites prestigieux de la
Basse et de la Haute-Egypte, sans fatigue et d'une façon plus détaillée
et plus intéressante qu'au cours des escales des croisières habituelles.

Prix de Bruxelles à Bruxelles : depuis 4.160 francs — che-
min de fer deuxième classe.

Croisière en Méditerranée Orientale

du 1^{er} avril au 22 avril 1939.

Croisière de luxe s'effectuant sur le *Reine Marie* (17.500 t.), paque-
bot spécial de Croisières, qui permettra de visiter les plus belles
escales du Proche-Orient. — Embarquement à Venise.

La Riviera Dalmate, Santorin, Rhodes, Chypre, la Syrie,
Istamboul, Athènes, les Bouches de Kotor.

Prix de Bruxelles à Bruxelles : depuis 4.250 francs.

Prix spécial pour étudiants (nombre de places limité) :
2.950 francs.

Nombreux voyages individuels et collectifs — Sports d'hiver
— Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — demi-heure
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.



SUCHARD
*Chocolat fondant
sans rival*

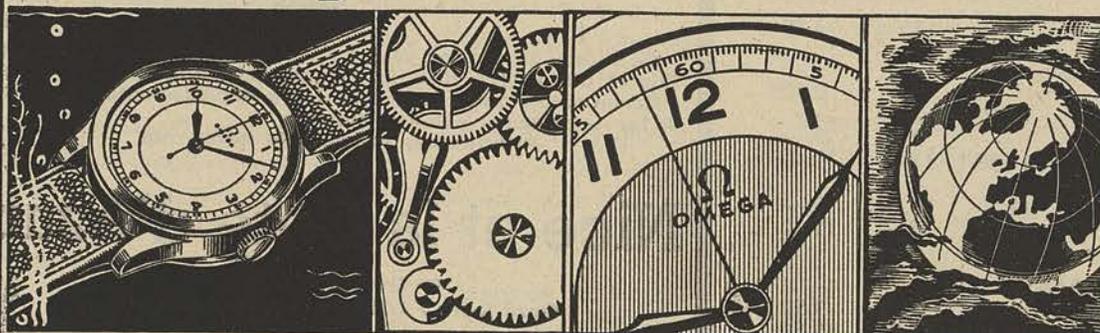
USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES



SUCHARD
*Le meilleur
chocolat au lait*

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

OMEGA "Naïad" *La nouvelle montre étanche*



Boîtier inoxydable en acier Staybrite. Verre pratiquement incassable

Mouvement de précision Omega

Grande aiguille des secondes - pour médecins, ingénieurs et sportsmen

Distribuée dans le monde entier, la montre Omega peut être réparée partout avec un minimum de frais.

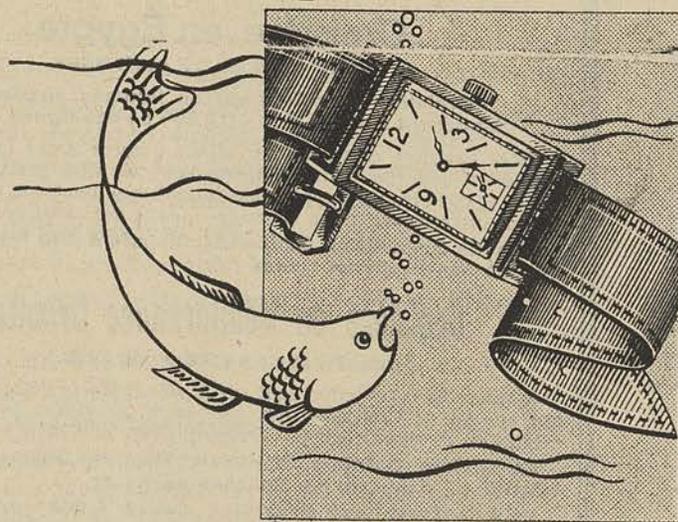
à l'eau et à la poussière - contrôlée sous 2 atmosphères de pression avant de quitter l'Usine.

avec bracelet cuir Fr. 725. -

OMEGA

Record mondial de précision

L'imperméable



Wyler
incassable

La montre

préférée
de tous
les sportifs

République en horreur si on ne savait que les forfaits des humains n'atteignent pas les cieux.

» Bref, après ce coup horrible qui vient d'épouvanter l'univers, plaignez-moi, ma bonne Rose, comme je vous plains moi-même, parce qu'il n'y a pas un cœur généreux et sensible qui ne doive répandre des larmes de sang.

» Je vous dis bien des choses de la part de tout le monde, on vous aime toujours bien.

» MARIE DE CORDAY. »

Cette missive témoigne du goût des belles lettres et de la recherche dans le style — naturelle à cette époque, mais plus naturelle encore chez Charlotte Corday — d'une forme solennelle et précieuse. Elle révèle surtout, à la lecture, un trait assez caractéristique de la personnalité de son auteur. Charlotte Corday a le sentiment, sans s'en rendre un compte précis, d'être appelée à exécuter une action importante. « Mais Dieu nous retient ici pour d'autres destinées. » Le sillon où croîtra l'obsédant désir de frapper Marat est creusé. Le germe du crime y sera bientôt jeté.

Elle voue, dès lors, une haine implacable à tous ces ennemis de la Patrie, parmi lesquels le plus odieux par sa violence et ses excès sanguinaires était Marat, ce Montagnard qui n'élevait la voix que pour demander des exécutions capitales.

Marat, aussi hideux au moral qu'au physique, mais adulé par le peuple en furie.

Marat, qui désignait chaque jour dans son journal *L'Ami du Peuple* ceux qu'il fallait envoyer à la guillotine.

Marat, qui faisait rougir les Girondins de le compter parmi les membres de la Convention,

Marat, qui reçut un jour en pleine assemblée cette apostrophe véhémement du député Vergniaud : « Donnez un verre de sang à ce cannibale, il a soif ! »

La fameuse journée du 2 juin 1793 marque le triomphe de la Montagne.

La Gironde est vaincue et vingt-deux de ses principaux membres, nommés par Marat, parmi lesquels Barbaroux, qui prit part à l'assaut des Tuileries, sont mis hors la loi et expulsés. Les Girondins enfuis de Paris se réfugient à Caen. Charlotte Corday les voit. Les journaux ne devront plus lui apprendre les événements, elle va les vivre en assistant aux réunions des députés; elle écoutera les discours enflammés des « sauveurs de la Patrie ». Le Calvados s'insurge. D'ardentes proclamations demandent au peuple de s'armer et de marcher sur Paris pour combattre les tyrannies et instaurer une véritable république.

Pendant cette effervescence, Charlotte Corday apprend que Marat, au faite de la gloire, va faire de nouvelles et innombrables victimes. Marat a déjà provoqué les massacres de Septembre et elle se rappelle ces mots de Buzot : « Les départements béniront le jour où vous aurez délivré l'espèce humaine d'un homme qui la déshonore, qui a dégradé la morale publique, dont l'âme est toute calomnie et la vie entière un tissu de crimes. » L'idée de défendre ces innocents contre le monstre prend corps peu à peu dans son esprit et quand elle entend Barbaroux s'écrier : « Sans une nouvelle Jeanne d'Arc, sans quelque libératrice envoyée du Ciel, sans un miracle inattendu, c'en est fait de la France », elle reçoit cet appel pour elle-même; elle en est frappée. C'est la précision qu'elle attendait et qui va la faire agir. « Il faut tuer Marat, se dit-elle, pour sauver ces Français, pour sauver la Patrie, et c'est moi qui doit le tuer. »

L'obsession commence, puis la domine : elle tuera Marat coûte que coûte. Sa résolution devient définitive sous l'empire de l'idée irrésistible.

Personne ne connaît son dessein; elle le garde jalousement secret. Après le crime, faisant allusion au peu d'enthousiasme

manifesté certain jour par les Normands pour marcher sur la capitale, elle dévoilera avec l'orgueil non dissimulé du régicide fier de la mission glorieuse qu'il doit remplir : « J'avoue que ce qui m'a décidée, tout à fait, c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrôlés le dimanche 7 juillet. Vous vous souvenez (elle écrit à Barbaroux) comme j'en étais charmée, et je me promettais bien de faire repentir Petion des soupçons qu'il manifesta sur mes sentiments. — « Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne paraissent pas ? » me dit-il. Enfin donc j'ai considéré que tant de braves gens venant pour voir la tête d'un seul homme qu'ils auraient manqué, ou qui aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens, il ne méritait pas tant d'honneurs : il suffisait de la main d'une femme. »

Et, le 9 juillet 1793, elle adresse à son père une lettre d'adieu :

« Je vous dois obéissance, mon cher papa; cependant je pars sans votre permission, je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous et quand vous la recevrez je ne serai plus en ce pays. Le Ciel nous refuse le bonheur de vivre ensemble comme il nous en a refusé d'autres. Il sera peut-être plus clément pour notre patrie. Adieu, mon cher papa, embrassez ma sœur pour moi et ne m'oubliez pas.

» CORDAY. »

* * *

La diligence emporte vers Paris le terrible secret de la fanatique Normande.

Charlotte Corday est chargée par Barbaroux d'une commission pour le député Deperret; c'est là un prétexte. Cet ultime et inconfortable voyage n'a pour elle qu'un terme : la mort de Marat. Son crime est à ses yeux une bonne et juste action. Aussi sa conscience n'en est pas tourmentée. Ce qui pourrait la troubler peut-être, c'est la crainte de ne pas réussir. Régicide justicière, elle est animée d'une confiance inébranlable, qui donnera à cette provinciale, s'aventurant seule dans ce grand Paris, toutes les audaces et tout le cran nécessaire pour « remplir son devoir ». Elle va, pourtant, transgresser la loi divine. Sa religion a dû lui rappeler ce commandement : « Tu ne tueras point. » Mais le monoïdéisme obsédant et la vanité ont inhibé ses scrupules au point que celle qui désira se consacrer au culte de Dieu dans la paix claustrale refusera jusqu'à l'échafaud la réconfortante présence du prêtre.

Descendue à l'*Hôtel de la Providence*, elle expose Deperret en lui rendant la visite promise à Barbaroux; elle s'enquiert de Marat et doit abandonner le projet qu'elle avait conçu de le frapper en pleine assemblée. Son acte n'aura pas l'effet théâtral qu'elle eût désiré : elle se résigne à l'accomplir sans témoin, dans un troublant tête à tête...

Elle rédige une sorte de proclamation (que l'on découvrira sur elle après son arrestation) intitulée : « Adresse aux Français, amis des lois et de la Paix » où se révèle toute sa psychologie et dont le début rappelle d'une manière frappante celui de la célèbre Catalinaire :

« Jusqu'à quand, ô malheureux Français! vous plairez-vous dans le trouble et les divisions? O ma patrie, tes infortunes me déchirent le cœur. Je ne puis t'offrir que ma vie et je rends grâce au Ciel de la liberté que j'ai d'en disposer. Personne ne perdra par ma mort. Je veux que mon dernier soupir soit utile à mes concitoyens, que ma tête, portée dans Paris, soit un signe de ralliement pour tous les amis des lois.

» O France, ton repos dépend de l'exécution de la loi. Je n'y porte point atteinte en tuant Marat. »

Elle est convaincue d'accomplir une grande et patriotique

mission, comme Ravallac croyait exécuter un dessein divin en frappant Henri IV.

Le 13 juillet 1793, se disant porteuse d'un message important, elle essaye de pénétrer dans la maison de Marat, retenu presque toute la journée dans sa baignoire par un eczéma généralisé. Plusieurs tentatives infructueuses ne la rebutent point. Son obstination vainc les obstacles et elle est introduite auprès de Marat.

Elle lui annonce que dix-huit Girondins fomentent en ce moment un complot à Caen. Marat se contente de répondre : « C'est bien, je les ferai guillotiner. »

C'est son arrêt de mort.

Charlotte Corday tire le couteau qu'elle tenait caché et l'enfonce avec une extrême violence dans la poitrine de « la bête sauvage »...

Justice est faite : elle voulait venger l'humanité, prévenir de nouveaux massacres d'innocents Français : « Rendre la paix à mon pays. » Le petit Staaps aura la même ambition.

Dans l'indescriptible tumulte provoqué par l'annonce de l'assassinat de l'idole, Charlotte Corday est arrêtée et frappée. On l'interroge aussitôt : elle surprend par son calme, son assurance, sa présence d'esprit : « Elle ne paraissait pas plus troublée que si elle avait fait la meilleure action », écrivit Hébert. La noblesse de son attitude et l'insouciance du sort qui l'attend étonnent davantage. Chabot dira d'elle deux jours plus tard : « Cette femme a eu pendant près d'une demi-heure les moyens de se détruire; et lorsqu'on lui a dit qu'elle portait sa tête à l'échafaud, elle a répondu par un sourire de mépris. »

En prison, contente de son action, elle écrit ces lignes, significatives d'une mentalité de régicide et non uniquement d'une « passionnelle pure » comme la définit M. Lévy-Valensy : « Je jouis délicieusement de la paix depuis deux jours : le bonheur de mon pays fait le mien. »

Le 17 juillet 1793 elle comparait devant le Tribunal révolutionnaire.

Au cruel interrogateur Fouquier-Tinville qui lui demande le mobile de son crime, elle adresse cette cinglante réponse : « Je savais que Marat pervertissait la France. J'ai tué un homme pour en sauver cent mille, un scélérat pour sauver des innocents, une bête féroce pour donner le repos à mon pays. J'étais républicaine bien avant la Révolution et je n'ai jamais manqué d'énergie. »

» — Qu'entendez-vous par énergie ?

» — La résolution de ceux qui mettent l'intérêt particulier de côté et savent se sacrifier pour leur patrie. »

M^e Chauveau-Lagarde, désigné d'office, la défend avec courage et habileté et n'explique le calme et l'abnégation dont elle fait preuve que par l'exaltation du fanatisme politique.

Sans défaillance et sans attendrissement, la mystique Charlotte accomplira sa mission jusqu'au bout. L'échafaud couronnera l'œuvre. Si elle est soucieuse de ne pas entraîner d'autres victimes dans le sillon de la mort, elle veut qu'on se réjouisse cependant de son sort, car elle croit mériter l'immortalité.

Elle meurt crânement, en digne descendante de Corneille, fière de son acte, heureuse d'avoir délivré la France du « monstre », certaine que, désormais, des énergies latentes galvanisées par son patriotisme conjugueront leurs efforts pour anéantir à tout jamais cette révolution.

« Quelle jolie nature de jeune fille, bien Française, faite de crânerie et de lucidité, de sensibilité et de raison !

» L'incomparable rayonnement de séduction et d'héroïsme qui avait attiré à Charlotte Corday, durant sa courte vie, des admirations si vives, et des amitiés si fidèles, continuait même après sa mort à susciter chez tous ceux qui l'avaient connue le culte ardent du souvenir.

» Ce rayonnement merveilleux, c'est à peine s'il s'est affaibli sous la cendre des temps en parvenant jusqu'à nous (1). »

On a communément gardé d'elle le souvenir d'une héroïne et certains pourront s'étonner de voir Charlotte Corday prendre place dans cette série de criminels célèbres. Si elle apparaît plus sympathique et plus digne de pitié que d'autres assassins de cette catégorie, si le sanguinaire Marat a mérité un sort tragique aux yeux de la plupart des Français, si l'opprobre et le dégoût s'attachent à son cadavre tandis que la mort d'un Henri IV, d'un Carnot ou d'un Doumer indigna justement les cœurs de leurs compatriotes, le poignard homicide de Charlotte Corday a cependant fait d'elle une criminelle. On a pu dire qu'elle avait droit à l'échafaud; nous pensons cependant que son ambition démesurée, mêlée à un altruisme convaincu et couronnée par le sacrifice de sa vie courageusement accepté, lui donne également le droit de figurer dans la galerie des grands régicides de l'histoire.

EMMANUEL THIEBAULD.

(1) M^e HENRI ROBERT : *Les Grands Procès de l'Histoire*.

La Revue catholique des idées et des faits
est la revue belge de culture générale la plus vivante,
la plus importante, la plus répandue, et... la moins
chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal
Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour.
Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien
reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la
continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision
des choses, et comment, dans les graves problèmes qui
dominent notre temps et dont dépendent pour une large
part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points
de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confir-
més par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; im-
puissance et faillite de Genève; extension de la réaction
antidémocratique en Europe; accentuation et généralisa-
tion de réformes sociales profondes visant à redresser les
abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation
de l'homme par l'homme qui restera la grande caracté-
ristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe;
évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie
prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persé-
cution religieuse; course aux armements; ascension de
l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne;
chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise;
perte de prestige et faiblesse de la politique française;
nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de
promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolu-
tion de notre politique intérieure, plus particulièrement
du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-
nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

EN ÉGYPTÉ : Thèbes⁽¹⁾

Le long du Nil

Et maintenant, en route pour la Haute Egypte. Le bel express tout blanc file à bonne allure dans la plaine verte. Je suis seul dans mon compartiment. Veine! Car j'en ai pour toute la journée : sept cents kilomètres à remonter le Nil.

J'ai baissé la glace, naturellement : ce train est un four; avec le déplacement d'air le terrible soleil peut être affronté. Le malheur est qu'il y a autant de poussière que de soleil. La poussière : le fléau du pays. Sur tout le parcours le train en soulève des nuages : bientôt mon compartiment en est tout gris. Tâns pis, je ne fermerai pas pour si peu.

Mais voici qu'apparaît, armé d'un grand plumeau, un Barbarin en galabieh blanc. Sans souffler mot il ferme la glace, parfaitement sourd à mes protestations, se met à épousseter banquettes et parois, et disparaît. Ouf! Il va me tenir enfermé dans cette boîte surchauffée? Serait-ce le règlement? Une inquiétude me prend.

Je vais jeter un coup d'œil dans le compartiment voisin : deux effendis y sont affalés, l'un en bras de chemise, l'autre en tarbouche et pardessus blanc; ils ont fermé vitres et volets, et dorment. Ah! non, pas comme cela, tout de même! Je baisse de nouveau la glace.

Après le premier arrêt mon Barbarin reparait. Je fais signe que c'est inutile. Il me répond d'un geste onctueux de marabout, avec un sourire il relève la glace litigieuse, époussette et s'en va.

Aussitôt je la rabaisse. Et ce sera ainsi durant tout le voyage, lui fermant et moi ouvrant, sans d'ailleurs que cette divergence de vues crée aucune animosité entre nous. Faute de mots, nous faisons assaut de sourires. Et tout en souriant, il finit par passer son plumeau non seulement sur ma valise mais sur moi-même. Et moi je finis par rouvrir à son nez dès qu'il a fini l'opération. Cela n'a pas l'air de le contrarier : il a fermé, il a épousseté, il a fait son service; le reste ne le regarde plus. On pourrait lui demander d'aller épousseter le désert. Ces Barbarins, qu'on emploie partout ici comme domestiques, ont le génie de l'obéissance passive.

A deux lieues sur la droite, c'est le défilé des pyramides : les grandes de Gizeh, puis celles d'Abousir, puis celles de Saqqâra dominées par la pyramide à degrés, puis celles de Dahchour, parmi lesquelles une curieuse pyramide à pans brisés, enfin, à Meïdoum, cette « fausse pyramide » faite de trois fantastiques étages de trente mètres aux parois lisses presque verticales.

Une à une, elles se montrent à l'horizon, apparaissant tantôt entre les bouquets de palmiers et de tamaris, tantôt au fond de la plaine découverte; et chacune reste longtemps en vue, à cause de l'éloignement. Elles sont si lointaines, d'un bleu si léger, si transparent, et avec des contours si précis, qu'on dirait des touches d'aquarelle sur le lavis du ciel. C'est comme l'apparition d'un monde irréel, d'un monde de rêve, tout d'or pâle, de cristal et de lumière : au delà des campagnes gorgées de vie où peinent les fellahs, c'est « l'Occident », l'autre monde, le royaume du grand Rêve. Constamment, les vieux Egyptiens avaient sous les yeux ce cimetière aérien, prismes bleus sur le sable blond. L'image de la mort devait leur en paraître moins austère malgré l'effrayant museau du dieu-chacal.

De l'autre côté, au delà du Nil, c'est la chaîne arabique, rousse et abrupte, qui découpe dans le ciel ses profils anguleux.

Le Nil, on le devine seulement aux voiles aiguës qui, entre les arbres et les villages, semblent glisser dans la campagne, comme les « buts mobiles » qu'on fait passer dans un champ de tir.

Nous longeons un canal encaissé dans de hautes berges de limon gris. Certaines sections sont à sec, laissant un lit sillonné de milliers de craquelures. Ailleurs, les rigoles y déversent en cascades leur trop-plein d'eau saumâtre, tandis que plus loin les grandes roues des sakihs actionnées par des buffles, les shadoufs et les antiques vis d'Archimède manœuvrés par des hommes en pagne, élèvent l'eau pour la répandre dans les champs. Dans toute la vallée cette répartition de l'eau est le grand travail et le problème essentiel.

Sur la crête du talus court un sentier inégal, sur lequel circulent, tout du long, des fellahs en galabieh retroussé, des femmes voilées de noir portant sur la tête des jarres ou des corbeilles, des chameaux chargés de ballots et de fourrage, avançant le cou à chaque foulée, comme les poules, de petits ânes alertes au trot sec, l'œil vif, les oreilles battantes, portant leur cavalier aux jambes nues tout à fait en arrière, sur la croupe. Des gamins et des buffles se baignent dans l'eau jaunée.

Plus loin, les champs fourmillent de travailleurs. Ces campagnes surpeuplées sont toujours pleines d'un monde laborieux penché sur la terre noire qui lui dispense la vie.

... La chaîne libyque s'affaisse maintenant, s'éloigne et disparaît derrière les villages et les bouquets de verdure. Nous longeons interminablement, par là, un large canal. L'intérêt va de l'autre côté, vers le Nil qui, ici, se découvre fréquemment et, par endroits, approche sa rive tout près de la voie.

Il est immense. On juge de sa largeur aux dimensions minuscules des arbres de l'autre rive : un à deux kilomètres; et, là où il forme des îles, il atteint près d'une lieue d'un bord à l'autre. Cette nappe d'argent sillonnée de felouques donne l'impression d'un lac qui n'en finirait pas. Et à l'époque des crues le lac devient mer : l'eau couvre alors toute cette plaine, large ici de quatre lieues, entre les deux montagnes.

La chaîne arabique paraît toute proche dans la parfaite luminosité de l'air. Je distingue tous les détails de son roc bronzé, aux tons brûlés de pierre réfractaire. Ce sont d'énormes falaises escarpées qui parfois plongent à pic dans le fleuve. De grandes coulées de sable, chassées du désert par le vent, épaulent leurs sourcilleuses murailles rosées, qui profilent sur le ciel de pervenche leur coupure nette, horizontale. Et là-haut, ce sont de vastes plateaux nus qui préludent aux immenses solitudes rocailleuses.

La pierre est tantôt d'une teinte unie, ocre ou saumon, tantôt tigrée de veines brunes et pourpres. Par endroits elle devient rouge brique, ailleurs elle prend une couleur d'un blanc crayeux éblouissant comme de la neige. Toutes ces couleurs, sous l'éclatant soleil, sont merveilleusement chaudes et douces. Parfois un raidillon escalade un rugueux contrefort.

Une de ces pistes aboutit à un palier le long duquel de sombres ouvertures rectangulaires sont taillées dans le roc : ce sont des hypogées, tombeaux des notables égyptiens. Désormais, jusqu'au delà de Thèbes, cette montagne elle aussi n'est plus qu'une nécropole. Mais tandis qu'à Memphis on élevait des mastabas, ici les morts étaient déposés dans le rocher.

C'est assez sinistre, ces trous noirs qui vous regardent comme les orbites d'une tête de mort. Il y en a des centaines. Les animaux sacrés y voisinent avec les hommes : tel de ces hypogées est un cimetière de chats, dans tel autre on peut encore voir des momies de crocodiles.

Et les souvenirs chrétiens y voisinent avec les païens. Beaucoup de ces tombeaux ont servi de cellules à des anachorètes.

(1) Voir la *Revue catholique* des 18 et 25 novembre, 2 et 9 décembre 1938, 3 et 20 janvier 1939.

Sur la crête d'une haute falaise calcaire apparaissent des bâtiments : c'est le couvent de la Vierge. Il est bien défendu : on n'y accède que par une gigantesque crevasse qui fend la montagne de haut en bas. Les visiteurs sont hissés jusqu'au faite dans une corbeille à l'aide d'une poulie. Plus loin, c'est le couvent de Saint-Jean, avec une chapelle construite par sainte Hélène parmi les hypogées mués en ermitages. A son pied, près d'un village arabe, les ruines d'Antinoé, bâtie par Hadrien en l'honneur du bel Antinoüs (celui des musées), et qui elle-même couvrait l'emplacement d'une ville pharaonique beaucoup plus ancienne. Tous ces débris se confondent aujourd'hui, couverts des graffiti des soldats de Bonaparte. Et devant ces déchets de siècles, je vois circuler, dans la campagne industrialisée, modernisée, piquée de cheminées d'usines, des autocamions et, sur les multiples voies d'exploitation, des petits trains chargés de cannes à sucre. Une coupe géologique dans l'histoire : toutes les strates y sont. Egypte : la cuve où se brassent les civilisations.

Plaies d'Egypte

... Nag-Hammadi. J'y viens prêcher un triduum. Le soleil est déjà bas quand je débarque; et pourtant, à peine le pied à terre, j'ai l'impression d'entrer dans une fournaise. Est-ce possible, une chaleur pareille? C'est ici le royaume du dieu Râ. Enorme, terrible, tous feux dehors, il flamboie avec violence dans le ciel écarlate. La montagne, en face, est toute pourpre et orange.

Dans le vieux petit couvent on m'a donné la chambre la plus « fraîche »... Que doit-ce être des autres? Je me sens fondre. Il y a des moustiquaires aux fenêtres. Ouais... je suis à peine assis qu'un essaim de mouches entreprennent mon siège. Puis un gros moustique vient se planter droit sur mon nez. Puis une guêpe se met à évoluer en bourdonnant autour de ma tête. Et ce n'est pas peu de chose les guêpes d'ici : cinq centimètres de long, très minces et très agiles, elles ont, paraît-il, une piqûre redoutable. Puis d'autres insectes, inconnus, de toutes formes... Je laisse tomber les bras. Comment travailler là-dedans? Et comment vais-je dormir, mon Dieu?

Après le souper, le bon Père Salvator me munit d'un fly-tox et d'une gargoulette d'eau fraîche... avec un sourire qui dit clairement : « Vous savez, c'est quand même inutile. » J'entame les hostilités. C'est moi qui perds : je ne fais que m'échauffer — tout mouvement se paye ici — et quant aux insectes, plus j'en tue plus il y en a. Ils viennent du plafond, je crois, un vieux plafond de bois où ils se cachent sans doute entre les poutres et les planches mal jointes.

Je vais à la gargoulette. Mais je boirais toute l'eau du Nil sans étancher ma soif.

Enfin, après bien des hésitations, je me résous à me coucher : je tends soigneusement la moustiquaire, j'éteins... Presque aussitôt une piqûre me fait bondir : une puce! Vite je rallume, je relève le drap : désastre! Une douzaine de puces, de grosses puces noires sautent de tous côtés. Je me sens perdu : moi qu'un seul de ces monstres empêche à coup sûr de dormir! Nouveau combat, mais sans espoir...

Quand je n'en trouve plus, j'éteins de nouveau. Aussitôt il en revient. Puis ce sont d'autres piqûres, au front, aux joues, aux mains : ce sont ces imperceptibles moustiques dont on m'a parlé, et qui passent à travers toutes les moustiquaires. Que faire? Je rallume. Et je vois des centaines de bestioles qui tournoient dans la chambre ou me guettent, attachés au tulle, tandis que sur le plancher et sur la table circulent de gros cafards, des perce-oreilles, des fourmis, tous les insectes de la création.

Tout cela fait autour de moi un redoutable et affolant vrombissement, cependant que, sous ma moustiquaire, je suffoque dans une atmosphère surchauffée.

Je passe la nuit sans fermer l'œil dans cette ménagerie, tantôt livrant bataille avec la fureur du désespoir, me relevant, me recouchant, rallumant, éteignant, manœuvrant la vaine artillerie du fly-tox, tantôt affalé, découragé, m'abandonnant sans plus me défendre aux maléfices de l'ennemi. Alors il n'y a plus qu'à sourire : « Béni sois-tu, Seigneur, pour nos sœurs les puces, et pour tous les insectes que Tu as créés, agiles, bien armés et entreprenants, pour nous donner part à la sainte pénitence! »

Bon, je crois que je ferai du bien ici. Saint Benoît Labre, priez pour moi.

Le matin, j'ai les yeux bouffis, les traits tirés, la tête vide, comme si je sortais d'une maladie. Après la messe, je vois, dans la sacristie, une petite sœur franciscaine qui parle au Père Gardien. Sa guimpe blanche est noire de puces. De temps en temps elle les secoue, d'un petite geste qui lui est devenu habituel : on ne songe même plus à les tuer, dans ce pays. Il faut croire qu'on s'y habitue. Je n'en suis pas là...

Dans la journée, je ne sais où me mettre pour échapper à l'accablement de cette chaleur torride. Près de ma chambre il y a une salle de bain. J'y vais tourner le robinet : l'eau est tiède, presque chaude! En face, dans une chambre ouverte sur le palier, les novices coptes étudient autour d'une table. Comment peuvent-ils rester là-dedans? Cette chambre, exposée au soleil, est littéralement un autoclave. Il est vrai qu'ils sont du pays, eux. Moi je ne suis pas habitué. Cela est venu trop brusquement : il y a une vague de chaleur anormale pour la saison (nous sommes en avril), et déjà on dépasse amplement les quarante degrés. Je veux sortir : aussitôt je dois battre en retraite sous la giffle brûlante que m'assène le soleil.

Quant aux sermons, je laisse à deviner le sport d'été que cela peut représenter.

C'est avec un sentiment de soulagement qu'après trois jours je reprends le train.

Karnac : les avancées

... Louqsor! La magie de ce nom! Ce nom inscrit sur le pignon d'une gare!

Le Père Théophile m'attend sur le quai. Un fiacre nous emporte par des rues animées qui étalent, sous l'aveuglant soleil, tout le pittoresque et toute la négligence arabes. Au lieu de pavement, la terre battue : il ne pleut pour ainsi dire jamais. Un orage provoque des paniques folles et prosterne devant Allah les indigènes terrifiés qui n'ont jamais vu cela et croient à la fin du monde. Il est vrai qu'une forte averse, en faisant fondre les maisons de boue, produit ici plus de ruines qu'un tremblement de terre.

Louqsor... Déjà le charme se dissipe. Au lieu de l'auguste solitude qui conviendrait aux ruines, la vulgarité de ces boutiques et de ces cabarets. Louqsor (*El Kousour*, les Châteaux) est le nom arabe d'une ville arabe. Karnac est celui d'un misérable village qui a poussé comme un lichen sur les ruines du temple d'Amon. Ces noms ont un prestige usurpé. Thèbes lui-même est grec. Les Egyptiens avaient donné à la « ville aux cent portes » un nom qui signifiait « Trône des deux Terres » : séjour du grand Amon, dieu de la Haute et Basse Egypte.

... Un petit couvent autour d'un cloître éblouissant de soleil. On va d'une pièce à l'autre en passant par l'extérieur : les portes

donnent sur une galerie ouverte qui tient lieu de corridor. Les hirondelles entrent dans le réfectoire comme chez elles.

Le temps de me rafraîchir, et nous repartons en fiacre vers le temple de Karnac qui est au nord de la ville. Bientôt se montrent à gauche et à droite de grands socles de pierre. Nous sommes sur une des voies sacrées qui conduisaient au temple et qui étaient bordées d'une double rangée de sphinx et de béliers. Cette allée de sphinx, qui reliait les deux temples, avait trois kilomètres.

Et voici qu'apparaît, tout doré par le soleil, couvert de reliefs et d'hiéroglyphes et couronné du disque solaire ailé, le grand portail d'Evergète, une des portes qui donnaient accès dans l'enceinte sacrée. Sans sa patine de bronze, il paraîtrait neuf. La muraille en briques s'est éboulée autour de lui, mais lui-même est merveilleusement conservé. Et, isolé de la sorte, il s'érige comme un énorme et joli bijou d'or fauve ciselé.

Avec sa très haute baie et ses pans à peine inclinés, il a encore un air de légèreté malgré ses proportions et ses formes carrées. Mais derrière lui se montrent, pesantes et nues, les deux masses trapézoïdales d'un pylône : c'est le temple de Khonsou, un des quinze temples mineurs qui entourent le grand temple d'Amon. Il date de Ramsès III : ce qui fait un bond de dix siècles en arrière.

Et c'est le choc, de nouveau : ce heurt que j'ai senti devant toutes les révélations de l'art égyptien, et qui fait qu'au lieu d'une adhésion immédiate c'est une interrogation qui se forme dans l'esprit. Qu'est donc cela ? On attendait un monument, et l'on trouve un rempart. Cette lourde muraille sévère construite en blocs énormes, aux pans fortement inclinés, c'est exactement un double bastion avec une grande porte rectangulaire au milieu. Quatre embrasures, qui servaient à fixer les poteaux d'apparat, accentuent cet aspect de forteresse. Comme seuls ornements, un tore qui court le long des angles, et une corniche en gorge.

Est-ce beau ?... Mais cette question se pose-t-elle ici ? Demandez-t-on si un trapèze est beau, ou si un mur est beau ? Je retrouve le style des pyramides : de la géométrie, et de la masse. Impression : le saisissement devant l'énormité et, disons le mot, devant la démesure : le sentiment que la construction n'est pas à l'échelle. Trop schématique pour sa taille. Réduite au quart, elle serait acceptable dans son dépouillement. Mais d'aussi vastes surfaces ne sont pas faites pour rester vides.

Il y a bien les bas-reliefs, fort dégradés, dont on suit encore les lignes en travers des joints : les pylônes, en principe, en sont couverts de haut en bas. Mais cet uniforme griffonnage ne supplée pas à la carence de l'architecture, et n'aboutit qu'à faire perdre au monument sa qualité maîtresse : la grandeur. Le mur devient une image.

Il y a bien aussi ces quatre rainures verticales qui servaient de logements aux grands mâts sur lesquels flottaient des banderoles. Mais cette ornementation de festival devait achever de ruiner l'impression.

Cette impression, elle s'impose, nette et tranchante, devant le monument dépouillé d'oripeaux : une barrière. La formidable barrière derrière laquelle se tient le dieu. A-t-on remarqué combien nos portails d'église sont accueillants ? Le mouvement de leurs arcs rentrants est une invitation et un geste tutélaire : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine : je vous soulagerai. » Le pylône, lui, barre l'entrée : « Halte ! Si vous osez pénétrer dans ma demeure, que ce soit pour trembler. » Et la porte qui s'ouvre dans cette muraille, malgré ses dimensions, est sombre et inquiétante comme l'entrée d'un tombeau.

L'intérieur est à l'avenant, et digne de l'hôte du temple, Khonsou, le dieu lunaire. Au bout de la poterne de dix mètres qui traverse le pylône on n'aperçoit qu'une armée de massives colonnes papyrifères à fût rond serrées les unes sur les autres,

du même style que celles d'Abydos, moins le correctif des belles polychromies. Elles entourent, sur deux rangs, la cour, laissant entre elles de menaçants coins sombres. Puis le temple s'assombrit encore sous la salle hypostyle, et au fond apparaît l'entrée de la chapelle du dieu. Le soleil jette aujourd'hui des taches claires dans la pénombre par les baies du plafond ruiné ; mais autrefois, c'est vers un trou noir que s'avancait le fidèle terrifié parmi les fûts des lourdes colonnes.

Bien que je trouve ici le type classique du temple égyptien, je ne lui accorde qu'un coup d'œil en passant. Je veux aller tout droit à la grande merveille, le temple du dieu-soleil. Celui-ci n'est qu'un satellite. Avec ses quatre-vingts mètres de long, c'est un très petit temple à côté de l'autre qui profile devant nous ses masses gigantesques et en a, lui, trois cent cinquante

Les géants

Par un terrain de sable où palmiers et acacias poussent sur des décombres enfouis, nous nous acheminons vers un ensemble confus de ruines, de pylônes, de colonnes, d'obélisques.

Une courte visite à M. Chevrier, directeur des travaux, et nous voici devant l'entrée du Temple des temples.

Et soudain c'est comme si l'on venait de tourner le dos à la terre pour pénétrer dans un monde fabuleux, un monde de géants pétrifié, auquel conduit une avenue gardée par quarante énormes béliers de pierre. Alignées de part et d'autre sur leurs socles, les bêtes énigmatiques veillent sur la demeure du dieu devant le grand pylône. Raides et cérémonieux, le mufle relevé par-dessus le pharaon qu'ils tiennent entre les pattes, ces béliers sont encore plus impénétrables, plus inquiétants que les sphinx. Si vivants — et si immobiles... Nulle part on n'a conçu des propylées aussi solennels. En avançant entre les deux haies de monstres mystérieux, sous leurs regards fixes, attentifs, redoutablement sérieux, on se sent obligé, semble-t-il, de faire silence pour affronter le séjour d'Amon-Râ.

Et ce n'est qu'en avançant qu'on se rend compte, peu à peu, des proportions inouïes du temple : le regard doit s'y faire, changer d'échelle, multiplier les dimensions accoutumées. Près de l'entrée, à cent mètres de nous, se trouve un homme vêtu de blanc : il est tout petit, écrasé par la muraille qui monte à l'assaut du ciel. Et je saisis — et je suis confondu. Le pylône de Khonsou, avec ses dix-huit mètres de haut, me semblait énorme ; celui-ci est fantastique. Quarante-quatre mètres en hauteur et cent treize en largeur, pour une simple muraille d'une venue ! Vue de près, elle est vertigineuse. Pourtant elle est restée inachevée, et l'on voit encore contre elle, comme une montagne grise, le massif en briques crues, construit en plan incliné, qui servait à monter les pierres — tous blocs de plusieurs mètres cubes. Prodigieux effort des hommes pour défier le temps, les éléments, la mort, et poursuivre leur vie dans la mémoire des hommes futurs.

Par l'immense porte découronnée on aperçoit une enfilade de ruines qui semble indéfinie. Nous traversons la titanique muraille, qui a quinze mètres d'épaisseur, et nous débouchons dans la grande cour. Notre-Dame de Paris y tiendrait. Elle est bordée de portiques, de sphinx, de colosses. Tout est ici à l'échelle des cyclopes : nous sommes dans l'empire du gigantesque.

Deux temples secondaires sont insérés dans la cour. Le « petit » temple de Ramsès III a des dimensions de cathédrale : nous le négligeons, pour aller vers cette colonne à chapiteau campaniforme qui se dresse isolée devant le second pylône. A l'approcher, le vertige vous reprend. Ce n'est pas une colonne, c'est une tour ; elle a plus de vingt mètres de haut ! Il y en avait dix pareilles, qui formaient un imposant kiosque au milieu de la cour.

Cette cour majestueuse ainsi que le grand pylône ont été construits, grâce aux dépouilles du temple de Jérusalem, par le pharaon Shoshenk, le Sésac de la Bible : « La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, monta contre Jérusalem, parce qu'ils avaient péché contre Jéhovah. Il prit les trésors de la maison de Jéhovah et de la maison du roi, il prit tout... » Ils sauront, dit Jéhovah, ce que c'est que me servir ou servir les rois étrangers. »

Mais tout ceci n'est que le prélude de ce qui nous attend derrière le second pylône en ruine qui ferme la cour.

Nous franchissons le portail, gardé par un colosse de sept mètres, et nous pénétrons dans la « merveille du monde », la grande salle hypostyle de Ramsès II.

Il faut un certain temps pour se rendre compte, pour consentir à en croire ses yeux. Malgré toutes les choses énormes qui ont précédé, ceux-ci ne sont pas encore faits à de telles proportions. Ils errent d'abord, de bas en haut, suivent d'instinct la sourcilleuse montée des pierres, cherchant le ciel, qui apparaît, très haut, entre les disques d'in vraisemblables chapiteaux; puis ils redescendent le long des fûts démesurés : et c'est un étourdissement.

Une nef bordée de douze formidables colonnes qui montent à vingt-quatre mètres, couronnées de chapiteaux campaniformes très évasés dont les plateaux circulaires surplombent, menaçants. Sur chacun de ceux-ci cent hommes tiendraient à l'aise; et six hommes bras tendus embrasseraient à peine un des fûts. On n'en revient pas de cette montée audacieuse et massive, de cette projection de pierres dans le ciel qui semble dépasser les possibilités humaines. Et quand enfin le regard commence à s'accoutumer à cette disproportion, voici qu'on se sent réduit à rien; nous ne sommes plus que de misérables insectes perdus dans le débordement des masses.

Un regard entre les colonnes de la nef — et c'est une nouvelle stupéfaction : la salle se prolonge de part et d'autre sur cent mètres de largeur, en une forêt de cent vingt-deux de ces colossales colonnes, moins hautes celles-ci, mais d'un aspect plus massif encore, avec leur chapiteaux fermés, et si serrées que les entre-colonnements sont à peine plus larges que le diamètre des fûts.

Nous entrons dans ce sombre dédale de pierre, contournant les bases de plus de dix mètres de circonférence, mesurant du regard ces colosses pansus couverts d'hiéroglyphes et de dessins colorés, frémissant de voir sur nos têtes des blocs d'architraves de soixante tonnes, oppressés par le poids de ces pierres fantastiques et par l'obscurité que n'arrivent pas à dissiper les baies ouvertes, trop haut, dans le plafond. Qu'était-ce quand celui-ci était intact! (L'immense salle ne recevait le jour, semble-t-il, que par les claires-voies disposées de part et d'autre du couloir central.) Quelle angoisse devait êtreindre les fidèles d'Amon, perdus, au milieu des ténèbres, dans l'affolant bataillon de ces monstres de pierre, gendarmes du divin despote!

Revenu à la grande nef, on se retourne, pour contempler encore cette perspective inouïe. On interroge les géants, on scrute les alignements fabuleux qui vont se perdre dans l'ombre ou dans une tache de soleil où des palmiers apparaissent grands comme des touffes d'herbe, on essaie encore de saisir, de mesurer, de réduire cette vision à quelque chose de connu. En vain : l'esprit ne parvient pas à s'y adapter. On n'arrive qu'à se sentir écrasé. Cette architecture est non seulement surhumaine, mais inhumaine. Toutes les fautes y sont contre le goût et contre la mesure. Les colonnes sont obèses, pataudes, malgré leur hauteur, trop rapprochées. La perspective est partout brisée, l'ensemble est terriblement compact. La lumière fait défaut. Et les pesants entablements coupent net l'élan des verticales. Or tout cela,

semble-t-il, est voulu, délibérément calculé pour produire d'autant mieux une seule impression : celle du colossal. Et on y a atteint, certes. Jamais, il faut en convenir, les hommes n'ont édifié quelque chose d'aussi formidable.

Le chaos

Un troisième pylône, très abîmé, clôture la salle hypostyle : il y en a six consécutifs, avant que l'on aborde le saint des saints. Ce pylône franchi, ce n'est plus, sous l'aveuglant soleil, qu'un effarant chaos de ruines, de murailles croulantes, de colonnes renversées, de pylônes éboulés, de blocs superposés en équilibres douteux ou enchevêtrés dans leur chute.

Deux obélisques jaillissent de ce fouillis, seuls debout des six qui s'y élevaient. L'un d'eux, érigé par la reine Hatshepsout, très beau, très svelte, en granit rose, lance à trente mètres son pyramidion autrefois couvert d'or.

On circule dans ce dédale cyclopéen comme dans un monde fantomatique, stupéfait devant les forces qui ont opéré cet énorme bouleversement, plus dérouté encore à l'idée que des hommes ont manié ces masses. On contourne des blocs de pierre invraisemblables, des fûts de colonnes de toutes formes, des chapiteaux et des tambours culbutés, des piliers osiriaques qui émergent des décombres. On traverse des cours encombrées, des salles aux murailles disloquées, des portiques effondrés, on passe sous de menaçantes poutres de pierre. Soudain, à un détour, un colosse se dresse, énorme, hautain, impassible au milieu du chaos, adossé à un pan de muraille qu'il semble soutenir. Nous passons près de deux grands piliers héraldiques en granit rouge, bizarrement ornés de lys et de papyrus stylisés.

Impossible de mettre de l'ordre dans cette confusion. Des pierres, des pierres amoncelées pêle-mêle, beaucoup d'entre elles couvertes de bas-reliefs polychromés. Parfois un gigantesque mur dresse un reste de paroi sur laquelle apparaît toute une histoire sculptée : tous les grands pharaons de l'empire thébain y ont consigné leurs exploits durant les deux mille ans qu'a duré l'érection du temple : les Sésostris, les Séthos, les Toutmès, les Aménophis, les Ramsès. Certaines inscriptions ont été martelées et remplacées par celles d'un pharaon rival. Et c'est toute une série de sombres drames de palais que je devine dans ces violences faites à la pierre, que je pourrais y lire si j'avais la patience d'étudier ces milliers de témoignages.

Mais le courage manque devant cette accumulation. On marche étourdi au milieu de ce formidable brassage de pierres; et, à errer, sur des centaines de mètres, parmi ces cataclysmiques effondrements, on finit par se sentir oppressé, écrasé, excédé de fatigue et d'émerveillements.

Nous débouchons enfin dans un immense espace couvert de débris, emplacement du temple primitif, dont l'origine se perd dans la nuit des dynasties lointaines. Et au delà nous pénétrons dans la grande salle jubilaire de Toutmès III : une basilique à cinq nefs de près de cinquante mètres de large, sur les colonnes de laquelle des figures de saints nimbées attestent qu'elle a servi d'église aux chrétiens.

Et puis au delà il y a encore des ruines, des temples, des chapelles... Mais c'est assez : on est accablé d'avoir vu tant de choses énormes et tant de dévastations. Nous revenons par l'extérieur du temple parmi des milliers de blocs de pierre rangés pour les restaurations en cours.

Au passage je vois des statues monstrueuses qui cachent d'angoissants mystères. Il y a là une Sekhmet, à corps de femme et à tête de lionne, d'une épouvantable hideur : triste comme une fille laide et menaçante comme un fauve hargneux. Est-il possible de concevoir de telles atrocités? Pauvres gens qui venaient se

Vendredi 24 février

TIRAGE

de la 2^e tranche 1939

de la

LOTÉRIE COLONIALE



56.200 lots de 100 à 10.000 francs

60 lots de 25.000 à 100.000 francs

Trois lots de 250.000 francs

GROS LOT : UN MILLION

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS

(Belgique)

Tél. 307.29

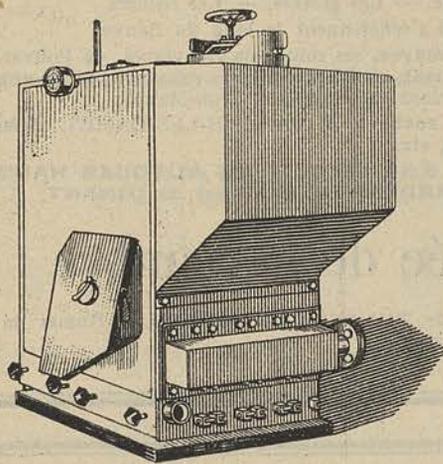
Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck
Téléphone BRUXELLES 44.35.17

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra. — Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas.

REPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016. BRUXELLES

Ses départements :

Offices Immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire Financement des achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE, BRUXELLES



MONTRES en tous genres

Vente exclusive en gros

Marques **COD-REGI**

et qualité courante Réveils **SWIZA**

Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02 BRUXELLES

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOLEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PÉRIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPÉNS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux, — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;
Ses anoniennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Polvache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frénes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

prosterner devant l'hallucinante horreur de cette divinité de cauchemar!

Je contemple un instant l'ensemble des prodigieuses ruines. Vision d'Apocalypse. Maintenant que j'ai pu mesurer leurs dimensions, je reste pétrifié devant cette extravagante chevauchée de pierres, devant cette mêlée, cette cohue, cette catastrophique débâcle de murailles, de colonnes, de pylônes, de colosses culbutés les uns dans les autres, couchés en monceaux comme des géants tombés sur un champ de bataille. Et cette indescriptible accumulation de masses écroulées d'où émergent les montées colossales des obélisques, de l'hypostyle et du grand pylône me paraît plus grandiose que ne dut l'être le temple intact.

Nous n'avons pas fini. Retraversant le temple dans sa largeur, nous découvrons, perpendiculairement à son axe, une nouvelle suite de quatre pylônes, et à gauche le lac sacré où l'on promenait le dieu sur sa barque, et de nouveaux ensembles d'édifices en ruine. Là étaient peut-être les demeures des prêtres qui, du fond du temple impénétrable, subjuguèrent l'Égypte et gouvernèrent les pharaons eux-mêmes.

Nous traversons quatre immenses cours barrées par les pylônes. Ceux-ci sont fort malades. L'un d'eux s'est affaissé sur le côté, et les blocs de son faite disloqués ont l'air de devoir tomber d'un moment à l'autre; ils étaient déjà dans cette position, paraît-il, du temps de Bonaparte.

Ils sont gardés par d'invraisemblables colosses adossés à leurs parois. L'un d'eux, dont il ne reste qu'un pied, devait avoir quinze mètres de hauteur : le pied à près de deux mètres de long!

Puis, au delà du dernier pylône, une avenue de sphinx de trois cents mètres conduit au temple de la déesse Mout, fort dégradé, dans lequel on voit de terrifiantes statues de Sekhmet, des colosses d'Osiris, des singes adorant Amon...

Mais voilà assez de monstres, d'horreurs, d'absurdités. Laissons les mélancoliques colosses rêver sur les ombres des dieux et les ruines de leurs temples. Les uns et les autres devaient périr et ne laisser que ce vaste saccage. Comme ces édifices que l'eau a minés par la base, la religion qu'ils honoraient vainement n'était qu'un géant aux pieds d'argile : il lui manquait l'essentiel fondement : la vérité. C'est pourquoi elle a disparu à jamais. Un seul Homme a pu élever un Temple éternel. Parce qu'il apportait, parce qu'il était l'éternelle Vérité, un seul Homme a pu dire : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

P. MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

(A suivre.)

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Société Générale de Belgique.

Le rapport de la Direction sur l'année 1938 débute par ces considérations générales concernant la situation économique internationale :

Au cours du premier semestre de 1938, la chute brutale de l'activité économique mondiale, qui s'était affirmée dans les pays les plus sensibles dès la fin de l'année précédente, s'est pratiquement étendue à toutes les nations industrielles. Le degré de gravité de cette nouvelle crise fut d'ailleurs extrêmement variable d'un pays à l'autre. Tandis que la diminution de la production a atteint ou même dépassé 30 % aux Etats-Unis et dans de petits pays industriels comme le nôtre, elle ne s'est limitée à moins de 20 % dans ceux du bloc-sterling; elle ne s'est que peu ou même pas du tout manifestée dans les pays à régime totalitaire comme l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Dans l'ensemble, la production industrielle mondiale peut être considérée comme ayant diminué d'environ 15 %, par rapport à celle de 1937.

Certains observateurs non avertis ont considéré cette inégalité dans le sort économique des divers pays comme un critère de valeur de la politique économique suivie par chacun d'eux. En particulier, la stabilité du degré d'emploi de la main-d'œuvre dans les pays à économie dirigée a été maintes fois soulignée par ceux-ci comme constituant une preuve de la supériorité de leurs méthodes. En vérité, la pleine utilisation de la capacité productive d'un pays n'est nullement un phénomène économique remarquable, si le facteur déterminant de la production n'est pas la libre satisfaction des désirs du consommateur. Or, tel est le cas des économies nationales qui se targuent d'être arrivées à ce résultat.

Ce n'est guère que dans les pays libres que le développement de l'activité économique peut, dans une certaine mesure, servir de base pour l'appréciation de leurs politiques propres.

A cet égard, il faut constater combien notre pays s'est révélé, cette année encore, d'une extrême sensibilité à l'évolution du mouvement général des affaires dans le monde : si l'on prend comme référence le maximum atteint par la plupart des pays en 1937, on observe que le recul de la Belgique a été l'un des plus profonds. Par rapport aux chiffres de 1929, notre pays possède le malheureux privilège de détenir, avec la France, l'indice d'activité industrielle le plus bas.

Au cours des derniers mois de 1938, un redressement parfois très sensible est intervenu dans le domaine de la production industrielle. Aux Etats-Unis, notamment, on a pu enregistrer une réaction importante contre l'exagération de la baisse antérieure. A fin 1938 ce pays en était revenu au niveau du début de 1936, alors que, dans l'ensemble, l'Europe avait à peine amorcé le mouvement de reprise.

Ainsi que l'on devait s'y attendre dans un monde où les conceptions nationalistes dominent, les échanges internationaux ont subi le plein effet de la réduction de la production industrielle. Depuis le milieu de 1937, le volume du commerce international a en effet diminué d'environ 14 %. Cette chute représente exactement la moitié de l'amélioration qui était intervenue de 1932 à 1937.

L'accord anglo-américain a enfin été signé en novembre 1938. Si l'on compte des difficultés considérables auxquelles les négociateurs ont dû faire face pour aboutir à cet arrangement, on doit reconnaître que ce dernier représente, malgré tout, un succès appréciable. De toute façon, l'esprit dont il témoigne est en opposition formelle avec le protectionnisme qui n'a cessé de s'accroître au cours de ces dernières années. C'est là un fait dont le monde a tout lieu de se réjouir.

Dans ce domaine des échanges internationaux, la coexistence de régimes politiques et économiques différents pose de graves problèmes. Tandis que, d'une part, les grandes démocraties voient encore uniquement dans la notion du prix de revient le moteur essentiel du commerce extérieur, les Etats totalitaires, au contraire, tendent à placer cet ordre de préoccupation au second plan et à sacrifier à leur volonté d'expansion politique et économique l'amélioration immédiate du niveau de vie que le travail intensif de leurs populations rendrait cependant possible.

Une telle opposition dans les méthodes peut conduire le monde à des luttes qui contribueraient certainement à aggraver le désordre actuel.

La tendance générale des prix est restée orientée légèrement vers la baisse pendant toute l'année 1938. Les matières premières essentielles n'ont cependant pas suivi uniformément cette tendance. L'un des traits les plus caractéristiques de ce mouvement fut précisément la différence qui s'est marquée dans l'évolution des prix des matières premières d'origine minérale et de ceux des produits de l'agriculture. Tandis que le réarmement mondial a eu pour effet de maintenir une fermeté relative des métaux et de certaines matières premières agricoles telles que le caoutchouc, les autres produits de la terre, notamment les céréales et le coton, ont vu leurs cours s'affaïsser d'une manière ininterrompue par suite de l'abondance exceptionnelle des récoltes.

Bien que d'autres produits importants de l'agriculture, par exemple ceux de l'élevage, n'aient pas subi une chute de prix aussi considérable, la situation particulière des deux grands secteurs du blé et du coton constitue un danger sérieux par la réduction sensible de pouvoir d'achat qui en résulte.

Il est à souhaiter que des interventions intempestives ne viennent pas entraver de nouveau l'établissement d'un équilibre naturel qui, tôt ou tard, doit se réaliser, soit par une réduction des emblavements, soit de préférence par une extension progressive de la consommation. Contrairement à l'opinion généralement admise en effet, cette extension est parfaitement possible, ne fût-ce que par l'amélioration de la qualité des produits à base de blé, consommés dans différents pays.

On doit malheureusement craindre que, visant des buts extra-économiques, les nations à hauts prix de revient continuent à développer leur production agricole au détriment des nations à coûts de production réduits. Ce n'est pas sans appréhension pour l'avenir que l'on constate qu'en cette année de récolte exceptionnelle le groupe des principaux pays exportateurs de blé, tels que l'Amérique du Nord, l'Argentine, l'Australie, en revient à peine au niveau de production normale atteint jusqu'à la veille de la grande crise, alors que les pays importateurs dépassent ce niveau de plus de 30 %.

La tendance générale des Bourses de valeurs est demeurée uniformément à la baisse jusqu'aux environs de fin mai 1938. A dater de ce moment, l'évolution des cours des valeurs américaines s'est nettement différenciée de celle des valeurs européennes. Tandis que la Bourse de New-York a pu enregistrer une hausse rapide d'environ 50 %, compensant ce que la baisse antérieure avait eu d'excessif, les Bourses européennes sont au contraire restées déprimées jusqu'en fin d'année.

Dans l'ensemble, les marchés de l'argent et des capitaux n'ont pas subi de grand changement, mais chaque pays a pu constater, dans leur évolution, l'effet des politiques économiques diverses poursuivies.

Le monde est entré à présent dans sa huitième année de désordre monétaire. A cet égard, l'année qui vient de s'écouler fut loin d'être réconfortante. Après cinq ans d'une stabilité relative, la livre sterling a de nouveau fléchi d'une manière appréciable par rapport au dollar. Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1938, cette baisse n'atteint pas moins de 6 %.

Parmi les causes fondamentales de cette nouvelle dépréciation, il faut sans doute ranger le déséquilibre survenu en 1937 entre les prix anglais et les prix américains. De plus, le déficit du budget anglais s'est révélé, à fin 1938, nettement plus important qu'aux époques correspondantes des années précédentes. Bien que l'on ne puisse pas préjuger des résultats définitifs — l'exercice budgétaire ne se clôturant comme on sait qu'au 31 mars — il est cependant très vraisemblable que l'augmentation peut être temporaire de la dette flottante qui en est résultée a engendré une certaine méfiance à l'égard de la monnaie. Enfin, la situation politique internationale elle-même, tant par le sentiment d'insécurité qu'elle crée que par les charges exceptionnelles qu'elle impose au pays n'a pas été étrangère à cette baisse.

Dans le reste du monde aucune tendance à l'atténuation des contrôles de changes n'a pu être observée. Certains pays de l'Europe centrale et orientale ont, au contraire, accentué les restrictions déjà en vigueur.

Sur le terrain politique le monde et en particulier l'Europe ont été cette année le théâtre d'événements que l'on veut espérer exceptionnels. Jamais, depuis 1918, l'ancien Continent ne s'est

trouvé plus près d'une conflagration générale. Cependant, quelques mois à peine après la grande journée de détente qui eût pu constituer le point de départ d'une politique de sincère collaboration, on est étonné de voir combien sont encore vivaces les divergences d'opinion qui ont été à l'origine de la tension internationale de fin septembre. On doit malheureusement redouter qu'il n'en soit encore ainsi aussi longtemps que persistera la tendance à l'absolu et à l'extrême de certaines doctrines politiques et sociales. Il n'est pas exagéré de dire, en effet, que c'est essentiellement le caractère d'intransigeance de ces dernières qui constitue la cause fondamentale des oppositions farouches qui pèsent sur la situation mondiale. Poussées à ce degré, les doctrines et les théories relèvent plus de principes affectifs que de la logique des réalités.

A l'occasion des événements de septembre, on a pu cependant enregistrer une évolution heureuse de la politique américaine. Les Etats-Unis ont en effet réagi, dans une certaine mesure, contre les tendances isolationnistes qui avaient prévalu jusqu'alors.

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérilou, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPAGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156 20 (2 lignes)

ANVERS
18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

POUR VOS TRICOTS n'employez que les laines de marque

LES LAINES ANGLAISES **LADYSHIP** vous donneront entière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements,
la laine **VIGOGNE**
s'impose; souple, solide, irrétrécissable

F.V.

En vente dans tous les bons magasins de laines

Concessionnaires pour le gros :

FLAMENT & VERMAST, 4, rue d'Artois, BRUXELLES



Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. Télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr, 796 000.000.00
RÉSERVES fr, 1.155.660.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas

Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — **TISSUS D'AMEUBLEMENT** — **TISSUS PONGE** — **TISSUS MATELAS** — **ESSUIES**

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe

807

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1869

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

S. A. FILATURES et TISSAGES

GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique:
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS

Tissage **WILLIAM FEY**

S. P. R. L.

Spécialités

pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage **COGETEX s.a.**

Tél. :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).
CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

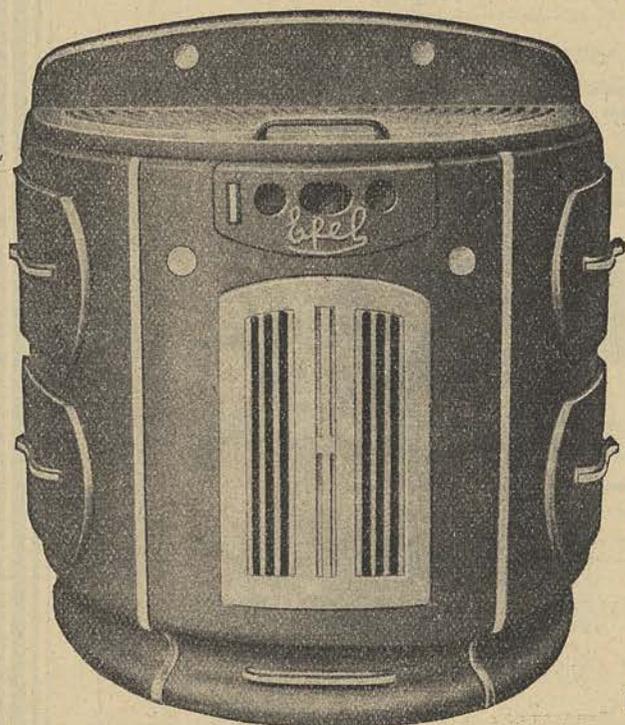
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

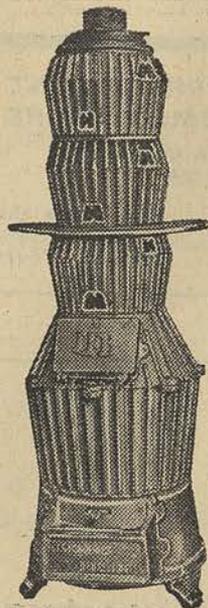
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

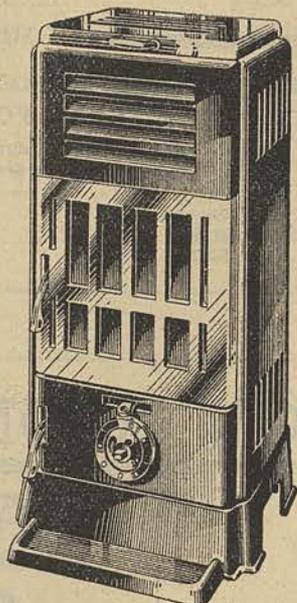
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

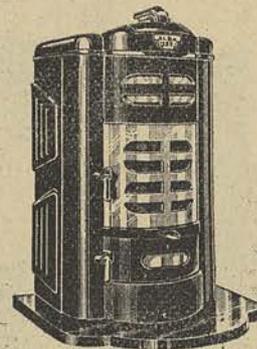
ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général

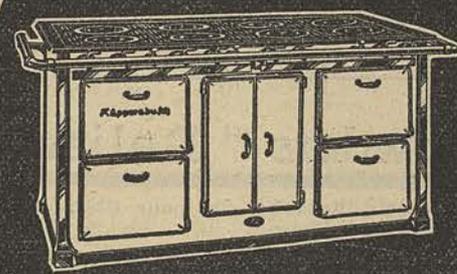


Nickelage — Chromage — Émaillage

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.



POUR
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.



KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES

et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX

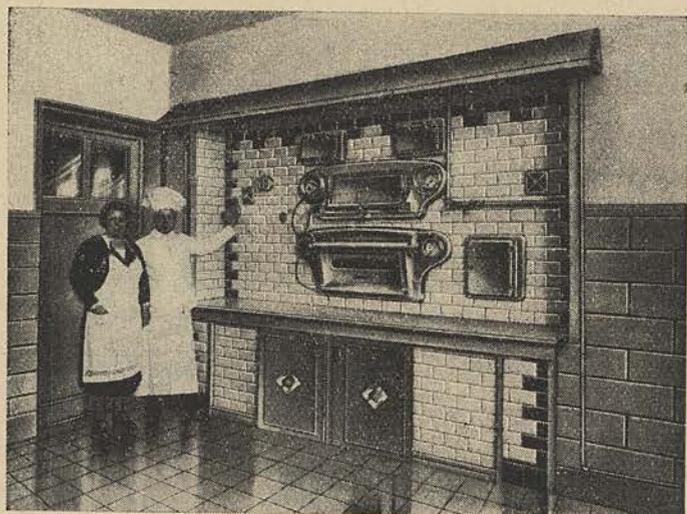
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

LES
ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les
FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation
ou de transformations.
Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit
une fourniture irréprochable.



Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

**INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE**

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5228

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Chareix, Tournai

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^{ve} JEAN WELTER & F.ils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux - SERAING

Tél. Liège 302.11

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon Ananas
Pilchards Pêches
Thon Poires
Crabes

Achetez directement au JAPON

CHICORÉES BOSSUT

Successesseur M. CLAEYSSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

Comptoir des Salaisons

104, BOULEVARD LAMBERMONT — BRUXELLES

Téléphone 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)

(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra

Tous genres de saucissons

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ =
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

VROONEN-AERTS

FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFES

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —

MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheck 102640

DU **DES LÉGUMES FRAIS**
grâce aux légumes
DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS
LEKA

1^{er}
JANVIER

AU
31
DÉCEMBRE

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS
Miels d'Abeilles

MÉNAGÈRES !
CONNAISSEZ-VOUS LE NICCO ?
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES !

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanche, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le **NICCO**. Essayer le **NICCO** c'est l'adopter.

Comment employer le **NICCO** ?

Il y a deux espèces de **NICCO** : le **NICCO brun** et le **NICCO vert**. Le **NICCO BRUN** pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le **NICCO VERT** pour taques blanches et polies

MODE D'EMPLOI :

1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (**NICCO BRUN**). — Versez un peu de **NICCO brun** soit sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (**NICCO VERT**). — Versez un peu de **NICCO vert** également sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de **NICCO**. Ne jamais employer les deux espèces de **NICCO** en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de **NICCO vert** ou **brun**, sur un chiffon; replier le chiffon, le **NICCO** à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE NICCO

Produit sans concurrence, économique et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : **A. DE BLOCK**, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : **J. STEVENS**, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : **A. LOSFELD**, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : **Gaston GUSTIN**, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : **Arnold STRUMAN**, à FLÉMALLE-HAUTE (Liege)

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE
COUQUE DE NICE

Parijsberg, 3, Montagne de Paris
GENT Tél. 11813 **GAND**

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

SPÉCIALITÉ :

— BREVETS —

Couque à la Succade

CIDRERIE STIMART

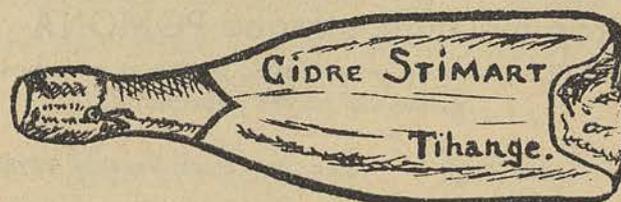
Tél. Huy 692 **TIHANGE (HUY)** Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

Garanti à l'analyse

DEMI-SEC

SEC



CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13



FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baelo.
1849-1876 Verset-Bréard.
1877-1897 Adolphe Verset.
1898-1922 Verset et Ducarme.
1923 — C. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collective

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Berges, velles, camelots, draps, cotons divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confectiens

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

- 1. THEATRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
- 2. Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
- 3. Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
- 4. Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE

Charbons de première qualité — O. B. C. pour
usages domestiques et industriels



Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Augmentez de moitié la durée de vos lainages, couvertures, vêtements, etc., en employant notre savon en poudre spécial

MERINOL

qui rend à la laine son moelleux et sa souplesse primitifs.

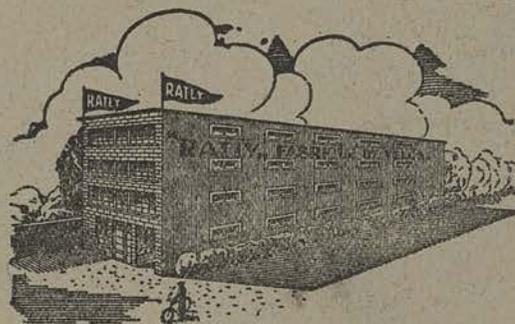
Démonstration et échantillons sur demande

Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VELO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Govaert, Bruxelles-Midi



LIEGE

EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

1939

**EXPOSITION
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.